

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices de  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

Les formes de la guerre actuelle  
Giuseppe Motta  
Gustave Thibon poète et philosophe catholique  
Poèmes  
En quelques lignes...  
Chronique de la guerre  
Bernard de La Sale  
En marge des événements de Finlande

Général DUVAL  
D<sup>r</sup> O. FORST de BATTAGLIA  
Marcel DE CORTE  
Gustave THIBON  
\* \* \*  
Hilaire BELLOC  
Fernand DESONAY  
Comte SOLTYKOFF

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

P E R A N D  
C K X

# Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : Générale, Bruxelles.

**BRUXELLES**

Compte chèques postaux n° 281.

CAPITAL . . . . . fr, 788.000.000.00  
RÉSERVES . . . . . fr, 1.184.210.000.00

FONDS SOCIAL . . . . . fr, 1.980.210.000.00

## CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;  
Gaston Blaise, Vice-Gouverneur;  
Arthur Bemelmans, Directeur;  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Albert d'Heur, Directeur;  
Edgar Sengier, Directeur;  
Edgard Stein, Directeur;  
Adolphe Stoclet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur honoraire;  
Jules Bagage, Directeur honoraire;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

## COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;  
Léon Eliat;  
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;  
le baron de Trannoy;  
H. Vermeulen;  
le comte de Patoul;  
Henri Goffinet;  
Comte L. Cornet de Ways Ruart;  
Ivan Orban.

Le Secrétaire,  
M. Raoul Depas.

## LES PROJECTEURS CINÉ BOLEX-PAILLARD

FABRICATION SUISSE DE HAUTE PRECISION

LES BIFILMS ET TRIFILMS  
de l'avis des Spécialistes les plus autorisés,  
sont ceux convenant le mieux au

## CINÉMA ÉDUCATIF

Agents pour la Belgique et le Grand-Duché

CINAMEX S. p. r. l.

21, av. aux Camélias, MERXEM (Anvers)

## Hermétisation métallique et SYSTÈME BREVETÉ Calfeutrage

Suppression radicale de tous courants d'air passant en dessous et par les jointures des portes et fenêtres.

Nos joints en bronze sont d'une efficacité **ABSOLUE** et **GARANTIE** parce qu'

### ILS S'ENCASTRENT DANS LE BOIS

Suppression des poussières et infiltrations d'eau empêchent déperditions de chaleur et font réaliser économie de combustible de 25 à 30 %.

Procédé **INVISIBLE, DURABLE** et **HYGIÉNIQUE**.

Prix forfaitaire pour Namur et environs, 8 fr. le m. courant placé.

Guillotines, 10 fr. Belgique : 1 fr. en plus sur ces prix.

**L'HERMÉTISATION**, 36, rue Julien Colson  
Salignnes (NAMUR) Compte Chèque Postal : 126.886

*A chacun son chocolat.*

# MARTOUGIN

*est celui des vrais amateurs.*

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.  
LA MACHINE À COUDRE

**SINGER** sera toujours  
la meilleure

**FACILITÉS DE PAIEMENT**

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,  
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**  
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins  
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la  
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



**Société Belge de l'Azote**

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

à **RENORY-OUGRÉE** (Belgique)

Usines à Renory-Ougrée et à Neder-over-Heembeek (Marly)

**Produits chimiques organiques.**

Méthanol.  
Méthylène Régle pour dénatura-  
tion.  
Formol.  
Hexaméthylènetétramine phar-  
maceutique et technique.  
Trioxyméthylène.  
—  
Alcool éthylique.  
Acétone B. G. S.  
Ether sulfurique.  
Ether dichloré.  
Dichloréthane.  
Glycol.  
Antigel S. B. A.

**Produits chimiques minéraux.**

Ammoniac anhydre.  
Alcali volatil, commercial et chi-  
miquement pur.  
Acide nitrique toutes concentra-  
tions.  
Nitrates d'ammoniaque et de  
soude pour explosifs.  
Nitrate de potasse.  
Chlorure ammonique salmiac).  
Anhydride sulfureux.

**Engrais azotés.**

Ammoniacaux, nitriques, mixtes  
et composés.  
Cyanamide S. B. E.

**Matières plastiques.**

Azolone — Urazone.  
Résines et vernis synthétiques.  
Poudres à mouler.

**Insecticides et fongicides.**

Appareils de pulvérisation.

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE À COUDRE  
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

2 fils

OR SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

**La Nouvelle**

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.,

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

**MAZOUT**



Le meilleur combustible pour votre

**CHAUFFAGE CENTRAL**

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

**BELGIAN GULF OIL C<sup>y</sup> S<sup>TE</sup> A<sup>ME</sup>**, 99, avenue de France. Anvers

## PHENIX WORKS

Soc. Anon

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

## S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

## Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements  
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR

Usine : Saint-Marc (Namur)

Téléphone : 302 ADR. télégr. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -  
Vernis à l'alcool - Émaux gras  
et synthétiques - Standolie à  
l'huile de lin, à l'huile de Bois de  
Chine - Couleurs broyées et pré-  
parées - Siccatis - Gommés  
ester - Copal ester - Antirouille  
Linoléates, Résinates - Email :  
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN  
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité  
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste  
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables  
Seul fabricant de l'email « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION

## SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —  
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,  
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.  
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles  
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.  
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés  
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,  
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées  
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.  
Fers marchands et feuillards galvanisés.  
Réservoirs galvanisés.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage  
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air  
salin. — Appliquez son facile et économique.

Distributeur général pour  
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere  
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut  
S. A.

Etabliss. FIDELE MAHIEU

98, aven. de Philippeville  
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

## Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

File de fer et acier claire, recuite, galvanisée, étamée, culvrée,  
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,  
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,  
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles  
pour moustiquaires.

Trellarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE TRAVAUX

## Maurice Lemaine

Maison fondée en 1876

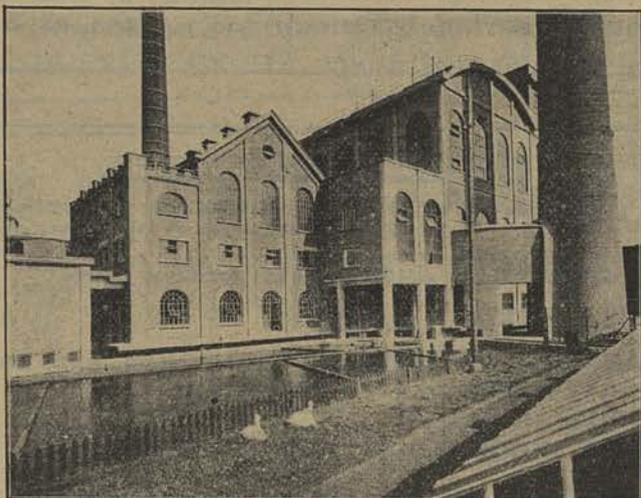
Toutes constructions :

Béton armé — Maçonneries — Parachèvement  
Travaux Industriels — Habitations — Sillos à fourrages

**Abris en béton armé  
contre gaz et bombardements**

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

130-132, avenue de Schaerbeek, VILVORDE — Tél. 51.02.43



Papeteries de Saventhem — 1938-1839

Chaufferie centrale électrique - cheminée de 64 mètres  
Cabines pour transformateurs

## LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.  
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.  
*Prix sur demande.*

## Appareils Sanitaires

EN GROS

### R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtral

Pompes électriques. — Tuyauteries.  
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.  
Multiples références.

La Société Anonyme

## des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR

(Anciens Établissements Th. Finet)

à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique

Un abri collectif avec sas à air

Des dispositifs pour renforcement des  
planchers de caves

**PRIX SANS ENGAGEMENT**

## ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

CHARPENTES MÉTALLIQUES

RÉSERVOIRS

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

**Bouteilles à acide carbonique**

## S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.  
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,  
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —  
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN  
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE  
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique  
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

## Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,  
MONUMENTS  
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS  
POUR MARBRERIE.  
PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.  
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER  
ET POUR L'AGRICULTURE

## Métallisation des Flandres

S. P. R. L.

57-59, Vieux Chemin de Bruxelles - Gentbrugge

Toutes métallisations par projection  
(zinc-aluminium-cuivre-plomb, etc.)

Faites métalliser au zinc toutes les menuiseries  
métalliques exposées à l'humidité.

DEVIS ET ÉTUDES SUR DEMANDE.

## COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

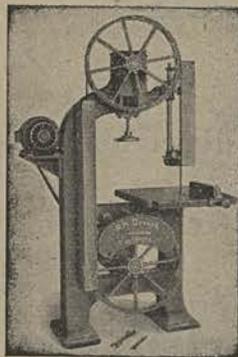
Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverohim      Téléphones 255.90 - 91 - 92

### Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire  
que nous tenons volontiers à la demande des intéressés



ANCIENNES USINES

## Alphonse DECOCK

Succ. : RENÉ ET MARIE DECOCK  
La Hestre-lez-Mariemont  
Téléphone : 1478 La Louvière

### MACHINES A BOIS

Scies à ruban — dresseuses — mises  
d'épaisseur — toupies mortaiseuses  
— affûteuses combinées universelles

AGENTS EXPORTATEURS  
SONT DEMANDÉS

Tél. LIÈGE 605,59

Reg. du Com. Liège 916

Ch. P. 109.814

## Bieuvlet, Redoté & Cie

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée  
- pour tous usages et toutes pressions -  
Réservoirs soudés -:- Serpents  
- Exécution de tuyauteries suivant plans -  
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique  
Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières  
Brûleurs automatiques au charbon      BUREAUX & ATELIERS :  
pour chauffage central      340, rue Branche, Ans

STOCK IMPORTANT DE 1<sup>er</sup> CHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-  
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,  
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

## Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÈGE

Téléphone 144.32

## AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.

Rue du Verger

ANVERS

Installations téléphoniques de toute  
capacité. - Appareils de mesure. -  
Compteurs électriques. - Signalisa-  
tions routières. - Installations de  
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande:

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE PLAFONNAGE  
CIMENTAGE — BADIGEONNAGE  
RÉPARATIONS — TRANSFORMATIONS

M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> J.-F. HELLINCKX & FILS

BUREAUX ET ATELIERS :  
17-19, rue de la Croix-de-Pierre  
BRUXELLES  
Téléphone : 37.07.70

LES ÉTABLISSEMENTS

**Aug. DERMINE**

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem  
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

**Bols du Nord & d'Amérique**

Entrepôt et Magasin à Anvers.

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.58.  
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.



**Philippe M. PFLUGER**

ingénieur

SAUTER 93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98  
Agent général

de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle

se recommande spécialement pour ses

**THERMOSTATS**

Représentant de la :

Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);  
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques)  
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallstahammar (Suède).  
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

**Établissements O. WAMBREUSE & C<sup>ie</sup>**

(SOC. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI

Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 Compte Chèq. Post. : 490.66

Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94

Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie  
Meubles - Articles industriels et d'entretien

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnats  
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie  
**PARAFEU SUFRO**

**FATA** Meubles en acier

fabriqués par

**S. A. FAVETA**

La Louvière-Bouvy — Tél. L. L. 76



**Usine spécialement outillée pour :**

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages  
et armoires-vestiaires ainsi que tous autres meubles  
standard et hors série.

Nombreuses références  
des principales firmes et administrations du pays.

**FINI IMPECCABLE**

**SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE**

Etude et devis gratuits de toute installation.

**Tôlerie Mécanique  
du Centre**



28, r. Edouard Anseele

**LA LOUVIÈRE**

Téléphone : La Louvière 539

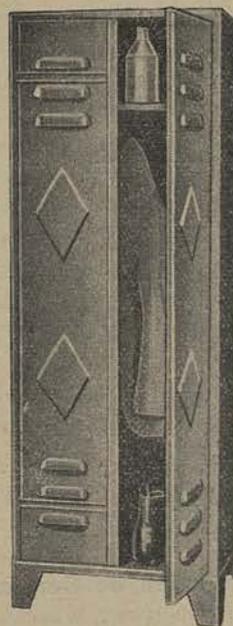
Tuyaux à ailettes en acier pour  
chauffage à eau chaude, par vapeur  
à basse pression, par vapeur à haute  
pression. — Grande facilité de  
montage. — Adhérence parfaite  
des ailettes au tube.

Prix et catalogue spécial sur demande.

**AUTRES SPÉCIALITÉS**  
Armoires-vestiaires, casiers et  
rayons brevetés, meubles métal-  
liques, garages à vélos, etc.

**TUYAUX EN ACIER**

**EMBOUITISSAGE**  
Tous travaux en tôle jusque  
4 mm. d'épaisseur, en cornières,  
tés, plats, jusque 60 mm.



# LA ROYALE BELGE

**SOCIÉTÉ ANONYME**  
d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents  
*Fondée en 1853*

FONDS DE GARANTIE :  
plus de  
**900.000.000 de francs**

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique  
Royabelass

**BRUXELLES**

Téléphones 1  
12.30.30 (6 lignes)

**VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES**

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

**Simonet-Deanscutter**

FABRICANT EXPERT

JOAILLIER-ORFÈVRE

72, rue Coudenberg, BRUXELLES



GRAND PRIX - PARIS 1937

Spécialités horlogères Jaeger-Le Coultre de Genève

**ÉDITIONS**

TOURNAI

C. P. : Bruxelles 219.47



**CASTERMAN**

PARIS

C. C. P. : Paris 676.68

Vient de paraître :

## La Passion de l'Amour

par M. l'abbé A. Themmen.

In-12 de 116 pages : 9 francs

*Cet ouvrage s'adressant non seulement aux prêtres, mais au grand public, est appelé à éclairer les esprits, à les préparer à la lutte contre les excès de la passion et en particulier à leur montrer la voie du devoir dans l'état du mariage.*

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Les formes de la guerre actuelle  
Giuseppe Motta  
Gustave Thibon poète et philosophe catholique  
Poèmes  
En quelques lignes...  
Chronique de la guerre  
Bernard de La Sale  
En marge des événements de Finlande

Général DUVAL  
Dr O. FORST de BATTAGLIA  
Marcel DE CORTE  
Gustave THIBON  
\* \* \*  
Hilaire BELLOC  
Fernand DESONAY  
Comte SOLTYKOFF

# Les Formes de la guerre actuelle <sup>(1)</sup>

Ce sujet de conférence, *Les Formes de la guerre actuelle*, n'échappe à la banalité que par la présence, dans son titre, de ce mot : *actuelle*. Nous vivons, hélas! les choses dont je me propose de vous parler.

Précisément parce qu'elles font partie de notre réalité, vous m'excuserez d'exclure de cette simple causerie tout lyrisme de langage dans un sens quelconque. On peut se permettre de ne plus mettre le patriotisme en paroles lorsqu'il s'exprime en actes, surtout lorsqu'on n'a plus soi-même l'honneur ni le bonheur de servir.

Nous sommes tous certainement d'accord sur la guerre et, quant à moi, j'ai suffisamment souffert de la précédente dans ma famille pour la haïr. Mais, ni l'indignation ni l'enthousiasme ne sont une attitude en présence d'un fait, surtout lorsque ce fait met en cause toutes les raisons que nous pouvons avoir de vivre.

Vous m'excuserez d'en parler simplement, sans phrases.

Vous ne m'en voudrez pas de vouer dès maintenant — une fois pour toutes — à tous les diables, ceux qui nous ont valu la guerre — ... Après cela nous n'en parlerons plus.

Vouloir discuter les formes de la guerre actuelle, c'est admettre *a priori* que la guerre actuelle n'a pas les mêmes formes que la précédente.

Eh! non, elle ne les a pas. On trouve même en France des gens qui disent : « Quelle guerre étrange!... » Ils disent cela parce qu'on ne s'est pas encore battu. Mais précisément parce qu'on ne s'est pas encore battu, il faut faire quelques réserves. Nous constatons que la guerre n'a pas la même forme que la précédente, mais nous ne pouvons encore rien dire de la bataille.

Pardon! me direz-vous, il y a eu la Pologne. Oui, mais nous

estimons qu'en Pologne le coup n'a pas été tout à fait régulier. Les Polonais n'avaient pas encore mobilisé quand ils ont été attaqués, et les moyens dont ils disposaient étaient trop disproportionnés par rapport à ceux des Allemands. La bataille ne peut pas se dérouler tout à fait de la même manière entre l'armée allemande et l'armée franco-britannique mobilisées les unes et les autres depuis cinq mois et rangées sur des positions préparées de longue main. Nous trouvons en Pologne matière à enseignements, non matière à conclusions.

Donc, nous ne savons pas jusqu'à quel point les formes de la bataille, comme celles de la guerre, auront évolué. Mais nous pouvons essayer de le prévoir. Dans tous les cas nous devons admettre qu'une distinction s'impose entre la guerre et la bataille.

La guerre n'est pas un phénomène spontané. Ses racines s'enfoncent toujours fort loin dans le temps de paix. Un philosophe français, Izoulet, étudiant, il y a une cinquantaine d'années, la Cité Moderne, allait jusqu'à dire que les penseurs échangeaient leurs idées par-dessus les frontières comme des flèches acérées, et que le galop des escadrons n'apportait que l'éclatante proclamation des résultats.

N'allons pas si loin et voyons naître les contestations entre les peuples dans les discussions d'abord courtoises que poursuivent autour d'une table les hommes d'affaires, les diplomates. Tout cela prend corps dans des politiques qui s'opposent. Les discussions changent peu à peu de caractère. Les divergences de la politique acheminent lentement les peuples vers les champs de bataille. Les hommes politiques, les civils se dessaisissent progressivement et, un jour, tout se termine par la bataille, cette fois exclusivement entre militaires.

Ainsi la guerre est fille de la politique et ce n'est que peu à peu

(1) Conférence faite à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.



qu'elle s'en sépare. Elle subira, tout au moins au début, son influence dans ses formes. Comme la politique, elle variera avec les institutions, les mœurs, les conditions économiques et sociales.

Quant à la bataille, il va de soi que le principal agent de ses transformations ce seront les armes, les engins, tout le matériel en usage.

Mais la guerre et la bataille ne se séparent pas si simplement : la guerre fait apport à la bataille de ses propres transformations et de ses préoccupations politiques ; la bataille impose en retour à la conduite de la guerre de tenir compte de ses exigences, de ses servitudes, de ses formes. Tout va se régler dans la bataille, y compris les fautes de la conduite de la guerre, et, plus haut, celles de la politique. L'homme politique se trompe lourdement qui croit que la perte de la bataille incombe au militaire seul ; et le militaire se trompe non moins lourdement qui croit que la bataille peut ignorer la politique ; autrement dit que la tactique peut être indifférente à la stratégie et la stratégie à la politique.

Tactique, stratégie, politique, ce sont là les trois maillons de la chaîne.

Ainsi, la guerre et la bataille évoluent l'une et l'autre sous l'influence de facteurs différents et en même temps sous la poussée d'actions et de réactions différentes.

Dans l'Histoire nous constatons que deux guerres, à moins de se suivre de très près, ne se ressemblent jamais. Ce n'est d'ailleurs la faute ni des hommes politiques, ni des militaires. Ni les uns ni les autres n'aiment pratiquement le changement. L'être humain est par nature conservateur. Le changement dans les sociétés humaines ne se produit normalement que par le changement des personnes ; c'est peut-être pour avoir remarqué ou senti cela que les gens en place sont conservateurs.

La routine est un mal que l'homme de trente ans découvre toujours chez celui de soixante. Ce mal se consume et renaît continuellement de ses cendres par l'effet de la succession des générations. Il ne serait grave que si les jeunes générations subissaient trop docilement l'influence des vieilles. Ce danger ne me paraît pas à redouter de notre temps.

Mais, alors que les hommes politiques ont souvent, non sans imprudence, coupé les ponts derrière eux, les militaires se sont donné des raisons péremptoires d'être conservateurs. Ils invoquent la pérennité des principes de la guerre. La conduite de la guerre a toujours été, sera toujours soumise aux mêmes grands principes, affirment-ils.

Il est vrai que ces principes, comme l'union ou l'économie des forces, relèvent bien plus de la sagesse des nations, dans tous les domaines, que de la technique pure de la guerre.

Mais les militaires aiment à fortifier la théorie des principes immuables de la guerre par cette affirmation en apparence très forte : L'homme est l'instrument fondamental de la guerre, et l'homme ne change pas ; c'est pourquoi les principes de la conduite de la guerre ne changent pas.

Cet argument me laisse sceptique. Est-il si vrai que l'homme ne change pas ? Est-il si vrai que principes et conduite de la guerre doivent nécessairement être si étroitement liés ? Je suppose que j'aille dire aux jeunes filles modernes que leur règle de vie doit être celle de leurs grand'mères, parce que les principes de l'Eglise catholique, auxquels nous demeurons fidèlement attachés, n'ont pas changé. Elles me répondront, sans aucun doute, qu'il est en effet certain que les principes de l'Eglise n'ont pas changé, mais que ce sont les jeunes filles qui ont changé ; qu'après tout, elles ne respectent pas moins les principes que leurs grand'mères, mais qu'elles les comprennent et qu'elles les appliquent autrement.

En réalité, l'homme n'est immuable que dans ses instincts. Dans tout ce qui fait de lui un homme — les idées, les sentiments,

l'estimation des valeurs qu'il attribue aux principes de la morale individuelle et collective — il change, il change tout le temps. A peine même s'en aperçoit-il. Les sociétés les plus mobiles sont quelquefois celles qui se croient les moins révolutionnaires... et inversement. La guerre est entraînée dans un courant, et il arrive que ce soient les événements qui nous l'enseignent.

\* \* \*

Les débuts de cette guerre, si différents de ce qu'avaient vu les Français en 1914, et, à plus forte raison, en 1870, les ont profondément surpris. Il régnait en France une conception de la guerre, selon la formule de Clausewitz, qui eût pu faire croire que tous les Français avaient été nourris de sa doctrine. Personne, cependant, en dehors des officiers, anciens élèves de l'Ecole Supérieure de Guerre, n'avait lu une ligne de ses ouvrages. Chacun supposait que l'armée mobilisée, une fois sa concentration terminée, n'avait d'autre souci que de joindre l'armée ennemie et de la battre. Ainsi allait se produire, sinon une décision, au moins un commencement de décision, quelque chose comme la bataille de la Marne, à la suite de quoi Français et Allemands verraient plus clair dans leur avenir respectif...

On ne prenait pas garde que, dans l'ordre politique et dans l'ordre militaire à la fois, la situation était tout autre qu'en 1914. On oubliait que la guerre prolonge simplement la politique ; c'est pourtant Clausewitz qui l'a dit.

En 1914, la guerre était, en France, la fille d'une politique qui, sans la désirer, la prévoyait et la préparait depuis quarante ans. L'alliance russe, l'entente avec la Grande-Bretagne, les accords de 1902 avec l'Italie, tous ces instruments diplomatiques constituaient notre système de sécurité vis-à-vis de l'Allemagne.

Notre organisation militaire, notre système de mobilisation, la forme de notre concentration étaient fonction de cette politique.

Il en était de même en Allemagne. Dès 1898, le comte Schlieffen avait établi son premier plan d'attaque de la France à travers le territoire belge.

On entra ainsi de plain-pied dans la guerre, tout ayant été soigneusement préparé diplomatiquement, politiquement, économiquement, militairement.

Combien la situation était différente à la fin du mois d'août dernier ! On ne parlait depuis plusieurs mois que de la guerre et cependant nous ne savions exactement ni avec qui, ni contre qui nous combattrions. Pendant vingt années, la France n'avait donné d'autre but à sa politique que le maintien de la paix.

Quand ceux qui étaient revenus de la guerre, beaucoup mutilés, presque tous anciens blessés, avaient déposé leurs armes, ils avaient dit à leurs enfants : « Nous avons fait la guerre pour que vous en soyez exempts. » Beaucoup, parmi nous, avaient la naïveté de croire qu'ils y avaient réussi.

Hélas ! nous avons éprouvé dans tous les domaines la pauvreté de cette politique pacifiste qui n'aboutissait qu'à des négations : négation de nos droits, négation de nos amitiés, négation de notre force militaire. Nous avons réduit le service militaire pratiquement à moins de dix mois, nous avons abandonné les convocations annuelles des réservistes, nous avons réduit par le système de la double incorporation à moins de 200.000 soldats instruits l'armée de la métropole, nous avons rayé pendant plus de dix années de nos budgets annuels les dépenses de renouvellement du matériel de guerre ; dérision suprême, en reconnaissance de tout cela, nous entendions s'élever des voix de l'étranger pour nous reprocher d'être armés jusqu'aux dents !

Heureusement pour nous, des hommes d'Etat clairvoyants comprirent qu'une telle politique pouvait être mortelle, si, malgré

tout, une politique de guerre devait un jour être substituée à notre politique pacifiste; ils pensèrent qu'alors il nous faudrait du temps pour passer de l'une à l'autre, et ce temps ils se proposèrent de le gagner par l'établissement d'une ligne de fortifications puissantes sur nos frontières depuis la mer du Nord jusqu'à la mer Méditerranée. Cette ligne de fortifications a reçu le nom de ligne Maginot, en souvenir du ministre de la Guerre qui l'a réalisée. Au nom de Maginot, il faut ajouter celui de Painlevé, son prédécesseur, qui l'avait conçue et ordonnée.

La substitution d'une politique de guerre à une politique de paix qui, jusqu'à 1937, n'a pas, ou a encore très peu préparé la guerre, et l'existence de la ligne Maginot sont les deux grands faits qui, du côté français, confèrent à cette guerre, à son début, son aspect particulier.

Du côté allemand correspond, dans l'ordre politique, la conviction de Hitler que les puissances occidentales, France et Grande-Bretagne, ne feront pas la guerre malgré toutes leurs déclarations. Par suite, sa politique n'a pas été orientée de ce côté, et, dans une certaine mesure, il est surpris. Sans parler de l'affaire de Pologne, qu'il veut achever, il a, lui aussi, un redressement à accomplir. Dans l'éventualité de cette nécessité de gagner du temps, il a pris, dans l'ordre militaire, la même précaution que la France, en construisant, face à la ligne Maginot, la ligne Siegfried.

Toutes les circonstances du moment accentuèrent cette situation de temporisation. Il se trouva que la France sortit d'une politique défensive à la poursuite d'un but positif : secourir la Pologne. Comment atteindre ce but ?

Pour la Grande-Bretagne, alliée de la France et de la Pologne, la question ne se posait même pas. L'impossibilité était de toute évidence. Quant à la France, elle chercha, en engageant les hostilités dès le début de septembre, avant même d'avoir mobilisé, à attirer sur elle la plus forte fraction possible des forces allemandes. Elle y réussit dans une certaine mesure, car quinze ou vingt divisions allemandes vinrent renforcer la défense de la ligne Siegfried. Mais la Pologne ne pouvait être sauvée ainsi.

Pour atteindre véritablement l'Allemagne, il eût fallu que la guerre fût préparée diplomatiquement, que l'armée française eût accès sur un autre théâtre d'opérations que le pays rhénan. C'était un problème insoluble que la politique française posait au début de septembre à l'armée française.

Peut-être vous étonnez-vous de m'entendre discuter ici d'une manière aussi impitoyable la politique de mon pays. Il n'y a dans ma pensée aucune intention de critiquer. La France a voulu la paix avec passion; elle a cru au système de Genève, peut-être avec plus d'indolence que de naïveté, sous l'empire d'un immense désir de pouvoir y croire. Aujourd'hui, je dois vous avouer qu'elle ne perd pas son temps à se demander si elle a eu tort ou raison; elle fait la guerre. Mais elle trouverait injuste qu'on lui reprochât des illusions que les faits ont ruinées. Beaucoup de Français voudraient même être sûrs qu'on ne leur fera pas grief de les avoir perdues quand reviendra l'heure de la paix et des constructions nécessaires.

\* \* \*

J'espère avoir réussi à vous montrer l'étroite dépendance de cette guerre par rapport à la politique, dépendance qui résulte en partie d'une préparation moins poussée de la guerre dans tous les domaines qu'en 1914. La préparation politique de la guerre n'avait pas atteint un degré de maturité suffisante pour que la guerre pût dès le début être abandonnée aux armées. Remarquons que, dans l'histoire, un tel fait n'est pas nouveau; il est même presque normal avant le XIX<sup>e</sup> siècle. A cet égard,

cette guerre n'est pas aussi étrange qu'on veut bien le dire.

Si nous voulons lui chercher des caractères modernes, ce n'est pas de ce côté qu'il faut regarder. Nous les trouverons plutôt dans la centralisation politique qui permet à l'Etat une intervention plus accusée dans la conduite des opérations, en même temps qu'une réquisition sans limites des personnes et des biens. C'est cette forme absolue prise par la guerre que nous exprimons sous le vocable de *guerre totale*.

Lorsque nous arriverons à l'examen de la bataille, nous trouverons encore des caractères de notre temps dans le rôle prépondérant du machinisme, et dans la suppression du temps et de l'espace par le développement des moyens de transmission et de transport.

Qu'est-ce que la guerre totale ?

Elle n'est pas caractérisée, comme beaucoup semblent le croire, par l'absence de toutes considérations morales dans le choix et l'emploi des moyens. L'attaque directe des populations par le bombardement aérien, par exemple, n'est pas nécessairement inhérent à la guerre totale.

La guerre totale n'est pas davantage l'application intégrale du système de la nation armée poussé jusqu'à son extrême limite. Le système de la nation armée n'a pas d'autre fin que de réaliser une puissante armée de campagne. Si la guerre totale en était la limite, elle serait réalisée lorsque la mobilisation aurait fait de tous les civils des militaires, lorsqu'il n'y aurait plus de civils du tout, ni hommes, ni femmes. Non, l'idée fondamentale de la guerre totale ne se confond pas avec la réalisation du peuple en armes; cette réalisation ne sera même voulue que dans la mesure où d'autres nécessités ne lui feront pas obstacle. L'idée fondamentale de la guerre totale, c'est l'organisation de la nation, de toute la nation, êtres et choses, sans en rien excepter, en vue d'atteindre le plus haut rendement à la guerre.

La guerre totale est née de la course à la victoire et à la domination. Chacun devait faire plus que son adversaire. Mais elle est née aussi de deux caractères de la guerre du XX<sup>e</sup> siècle : d'abord la longueur des guerres, ensuite l'emploi intensif de machines.

Une guerre courte, comme celle de 1870-71 par exemple, ne suspend la vie nationale que pendant quelques mois, au cours desquels le pays peut vivre sur ses ressources, et, pour ainsi dire, en vertu de la vitesse acquise. C'est sur la tradition de 1870 que reposait en 1914 notre système de mobilisation; il a mal convenu à une guerre de quatre années de 1914 à 1918; la nation désorganisée en août 1914, sans souci non seulement de ses propres besoins vitaux, mais même des besoins en matériel des armées, a payé très cher cette faute de prévision. Nous avons cherché à faire mieux en 1939; nous n'y avons pas complètement réussi, faute, comme je vous l'ai dit, d'une préparation suffisamment poussée.

La théorie intégrale de la guerre totale se ramène à une formule simple : ce n'est plus l'armée qui se mobilise, c'est la nation elle-même. Nous avons eu le tort relatif de concevoir séparément une mobilisation militaire, une mobilisation industrielle, une mobilisation économique, une mobilisation, par-dessus tout cela, de chaque département ministériel. Tant de mobilisations distinctes se sont heurtées, contrariées, ont entraîné des inconvénients auxquels il a fallu parer.

La guerre totale, c'est-à-dire la mobilisation de la nation tout entière, s'impose parce que la vie de la nation ne peut être suspendue pendant plusieurs années; c'est en vue d'une guerre longue que la nation doit être mobilisée; si elle est courte, chacun se félicitera de ce bienfait. La guerre totale s'impose encore parce que la vie nationale est devenue indispensable à la conduite

de la guerre. Non seulement cette vie ne doit pas être suspendue un seul jour, mais elle doit être rendue plus intense dès le premier jour de la guerre. Il ne s'agit pas de faire de tous les civils des militaires; il s'agit d'exiger de chaque citoyen qu'il concoure par son travail à la victoire militaire. Et s'il est possible, nous voudrions voir plus loin. Nous souhaiterions que notre vie nationale demeure suffisamment organisée pour que, dans le domaine économique, elle maintienne, au profit de la victoire, notre richesse au plus haut niveau possible, et pour qu'après la victoire le retour aux travaux de la paix puisse rapidement nous en assurer les fruits.

Quand on réfléchit à cette question de guerre totale, qu'on s'efforce de l'embrasser dans toute son étendue, de la saisir dans toute sa profondeur, on se sent pénétré par un sentiment poignant, celui du sérieux de la situation actuelle, de cette guerre totale qui répond bien à cette politique totalitaire dont nous avons été assourdis. Là encore nous apercevons une profonde différence avec 1914. Certes, je ne veux pas dire que, ni vous, ni nous, nous soyons partis en 1914 comme des étourdis, l'âme légère, pour la guerre fraîche et joyeuse, comme disait alors le Kronprinz d'Allemagne. Mais, vraiment, avions-nous exactement conscience de tout ce que nous allions détruire du passé, de l'avenir trouble et difficile dont nous allions ouvrir les perspectives au prix de millions de vies sacrifiées, de milliards de richesses détruites?

J'étais, au début d'août 1914, auprès du ministre de la Guerre en France; j'ai connu l'état d'esprit du gouvernement qui, au fond, considérait l'état de guerre comme une crise, et attendait, non sans fièvre d'ailleurs, que messieurs les militaires voulussent bien se hâter d'en finir avec cette affaire pour que pût reprendre, sur la base d'un traité qui nous rendrait l'Alsace et la Lorraine, le travail normal du temps de paix.

J'ai vu, de mes yeux vu, le général Joffre porter sur ses robustes épaules, sans apparence d'émotion, mais avec une conscience totale, je puis vous l'affirmer, le poids d'une responsabilité écrasante. Le chef de votre nation belge, S. M. le roi Albert I<sup>er</sup>, avait le même sens exact et calme de la gravité des temps qui s'ouvriraient. Mais la masse des peuples ne voyait pas au delà d'un conflit politique qui se réglerait à coups de canon comme tant d'autres.

Nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Peut-être avez-vous remarqué combien, nous, Français, nous sommes embarrassés pour répondre quand on nous interroge sur nos buts de guerre. C'est qu'il n'y a personne en France qui croit sérieusement faire la guerre pour modifier simplement la forme du gouvernement de nos adversaires, ou changer les hommes au pouvoir. Même, sans trop bien se comprendre, chacun se dit qu'il y a autre chose de bien plus grave, de bien plus élevé dans nos aspirations. Ce serait, si nous nous comprenions bien, des impondérables, bien plus que des choses matérielles, que nous voudrions changer, et même ceux qui parlent de transformations matérielles ne leur attribuent de valeur que dans la mesure où elles atteignent les impondérables. Depuis quelques années la confusion règne dans l'âme des Français, et d'autres nations aussi, je crois. La guerre d'Espagne avait matérialisé, mis le comble à cette confusion.

Par un insigne bienfait, la Providence a voulu que la France échappât à une alliance meurtrière, dont quelques esprits myopes ne voulurent voir que l'aspect militaire, mais qui eût bouleversé dangereusement l'âme française en la dressant contre sa propre vocation spirituelle. Les alliances actuelles sont un pas décisif vers la clarté, qui n'a d'ailleurs pas encore pénétré tous les esprits.

Il y a cinq ans, en 1935, je disais moi-même au cours d'une conférence faite à la salle Bullier, à Paris :

*« Je ne crois pas à la valeur militaire de l'alliance russe, parce que je ne crois pas à la Russie militaire; je ne crois pas à la Russie militaire parce que je ne crois pas à la Russie civile; et je ne crois pas à la Russie civile parce que je ne crois pas à la force d'un idéal matériel. Ces deux mots jurent d'être ensemble. Une nation qui n'a pas d'idéal spirituel ne peut pas être grande à la guerre. »*

J'attaquais ainsi moi-même la question par son aspect militaire; mais l'aspect militaire n'est qu'une face de l'aspect total.

Nous vivons une période de l'histoire, où les forces qui se dressent les unes contre les autres ne sont plus, quoiqu'on s'imagine, des forces politiques, ni même économiques. La politique, l'économie ne sont que l'apparence des choses; elles ne sont que l'expression des forces spirituelles qui s'opposent.

Tous les Français qui ne sont pas complètement aveugles savent parfaitement qu'au lendemain de cette guerre nous serons ruinés. Ce ne sera pas particulièrement agréable, c'est entendu, mais ce ne sera pas la première fois dans notre histoire. Nous sommes une assez vieille nation pour avoir alors le droit de faire nôtre cette pensée profonde du philosophe danois Kierkegaard : « Lorsqu'on aura doublé le cap de l'existence, alors on montrera si on a le courage de comprendre que la vie est une répétition et si on a le goût de s'en réjouir. »

Plus prosaïquement, nous y ajouterons cet adage populaire né du bon sens français et que nous aurons démontré une fois de plus : « Plaie d'argent n'est pas mortelle. »

Tout cela ne sera rien, exactement rien, à une condition, c'est que nous ayons sauvé l'essentiel, et l'essentiel c'est d'échapper au servage dont nous sommes menacés; et quand nous disons « servage » nous n'usons pas de ce mot comme d'une métaphore. Il n'y a qu'à regarder pour être fixé : c'est le servage du camp de concentration; le servage imposé par une race conquérante dans une horrible nuit spirituelle. La guerre totale nous l'acceptons résolument parce que nous avons le sentiment sérieux de la faire pour le salut d'une valeur totale, la plus totale de toutes les valeurs : le droit de mouvoir nos corps dans une terre libre et nos âmes dans l'infini d'un ciel libre. Nous savons que la vie est l'enjeu de la guerre, mais nous croyons que la vie, dépouillée de cette valeur, ne vaut pas la peine d'être vécue.

Je m'étais engagé, en commençant, à vous épargner tout lyrisme, et maintenant je crains d'être accusé de n'avoir pas tout à fait tenu ma parole. Mais lorsque le lyrisme exprime une réalité, la plus certaine, la plus sincère des réalités, peut-on lui reprocher de paraître du lyrisme? Et puis, l'expression de cette réalité ne m'entraîne pas hors de mon sujet, bien au contraire.

\* \* \*

C'est justement peut-être à ce sentiment sérieux, qui pénètre l'âme de tous les Français, même à leur insu, qu'est due la forme lente, réfléchie de cette guerre. Nous sommes insensibles à la gloriole d'une belle manœuvre militaire; l'affaire est trop grave pour être jouée sur un coup de dés.

Napoléon I<sup>er</sup> disait : « Je ne désire rien tant qu'une bataille. » Mais personne n'a chez nous la prétention d'être Napoléon I<sup>er</sup> et nous calculons nos chances avec un esprit bourgeois, peut-être même parfois un peu trop, je le reconnais. Mais un bourgeois qui accepte l'hypothèse de perdre sa fortune matérielle, pour sauver sa fortune spirituelle, n'a-t-il pas quelque peu dépouillé le mauvais esprit bourgeois, ne s'est-il pas élevé à une certaine noblesse? Et puis, si parmi les militaires il restait des stratèges impénitents, nous trouverions des formules autorisées pour les consoler, peut-être, en cherchant bien, chez Napoléon lui-même. Son œuvre écrite remplit trente volumes et, comme il était le

contraire d'un doctrinaire, on y rencontre au hasard des circonstances qui lui dictaient sa pensée, les affirmations les plus contradictoires. Et si vous voulez même d'un doctrinaire, pour l'opposer à Clausewitz, et encore ne faudrait-il pas faire dire n'importe quoi à Clausewitz, nous découvririons loin, loin, dans la nuit des temps, le vieux Végèce, qui écrivit sur l'art de la guerre au IV<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ; il fut médité par tous les hommes de guerre du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au livre III de ses *Institutions militaires* il nous dit : « Les bons généraux ne donnent jamais des batailles que par occasion ou par nécessité. »

On peut, sur les principes de l'art de la guerre, pratiquer une doctrine labitudinaire, parce que depuis six mille ans qu'à notre connaissance les hommes se battent, on leur a donné les interprétations les plus variées. Mais il demeure une vérité certaine. Il est vrai que la guerre totale se poursuit dans tous les domaines, celui de la diplomatie, celui de l'économie, celui de la politique intérieure et de la propagande. Mais les voies qu'elle emprunte convergent toutes vers un champ de bataille.

Quelque forme que nous donnions à la guerre, elle demeure le domaine de la force. C'est par la force que tout se règle en dernière analyse et c'est cette épreuve de la force que ne remplacent pas, mais que préparent seulement, la diplomatie, l'économie, la propagande.

Il faut de toutes manières aboutir à un champ de bataille. Aucun peuple ne se reconnaît vaincu que là, à moins de décomposition morale interne. Ce fut en fait le cas de la Russie en 1917. Mais beaucoup de batailles avaient précédé cette date et l'avaient préparée autant que la propagande allemande. Hitler croit à la force sous deux formes : la force destructrice des armes, la force dissolvante de la propagande. On dit en France que c'est de cette force dissolvante de la propagande qu'il se sert chez nous; je n'en doute pas, j'en suis même certain. Mais s'il croit nous avoir ainsi, il se trompe fort. Chaque fois que par ce procédé se manifeste le plus petit résultat, il provoque une réaction générale, qui nous laisse meilleurs qu'avant. L'armée française a sa discipline que jamais un officier allemand ni un officier russe ne comprendra, mais qu'un officier belge comprendra parfaitement, j'en suis sûr. Me permettez-vous de dire que nos soldats ont avec les vôtres un certain cousinage?

Si nous ne craignons pas d'être vaincus par les mensonges de la propagande, nous ne croyons pas non plus arriver à la victoire par la voie diplomatique ou par la guerre économique, c'est-à-dire par le blocus. Le Français de la rue est profondément, respectueusement reconnaissant envers le Souverain Pontife, il l'est aussi envers M. Roosevelt, des propos qu'ils tiennent solennellement en faveur de la paix. Mais il ne se fait aucune illusion; il conclut familièrement, de cette manière que j'ai personnellement entendue et que je m'excuse de vous rapporter en propres termes : « Bien sûr que c'est l'affaire du Pape et aussi de ce M. Roosevelt de parler comme ça; mais notre affaire à nous, c'est de battre le Boche! Y a rien à faire autrement! »

Quant au blocus, tout le monde en France se rend compte de sa valeur. La maîtrise de la mer a joué de tout temps dans l'histoire du monde un rôle capital. Aucun peuple ne peut se passer, sans graves conséquences, des échanges maritimes. Le passage de l'économie de paix à l'économie de guerre ne fait qu'accentuer la déficience du peuple qui en est privé. Mais le blocus n'a d'effets matériels sérieux qu'à la longue. Son action morale est peut-être plus prompte, parce qu'elle résulte déjà des mesures de prévoyance prises pour retarder les effets matériels importants. Le rationnement, les cartes de distribution, les règles de plus en plus sévères imposées à la population correspondent à des privations que l'imagination et l'appréhension grossissent. Mais tout cela, que l'économie de guerre impose

d'ailleurs en partie, même aux peuples qui ne sont pas soumis au blocus, ne devient insupportable que joint à la défaite militaire. Un blocus sévère accompagné de restrictions rigoureuses peut même faire qu'il suffise d'avoir perdu tout espoir de vaincre pour amener le découragement définitif. Mais même pour cette démonstration, l'action militaire énergique est nécessaire.

Il faut ne jamais perdre de vue quand on fait la guerre cette affirmation cruelle, mais qui malheureusement résulte de l'essence même de la guerre, que nous trouvons dans Clausewitz :

« Rien n'est plus dangereux à la guerre que les erreurs de sentiment. Comme l'emploi de la force dans toute son étendue n'exclut en rien la coopération de l'intelligence, celui des deux adversaires qui, sans tenir compte du sang à répandre, en fait le plus complet usage, l'emporte aussitôt sur l'autre si celui-ci n'en fait autant. »

C'est là une loi d'airain. Elle signifie que, mettre au-dessus de tout la volonté de vaincre et accepter pour cela même l'effusion du sang, c'est encore la seule manière de l'éviter, dans la mesure où cela est possible.

\* \* \*

Puisque nous ne devons pas éviter la bataille, il est intéressant pour nous de chercher à deviner sous quel aspect elle se présentera, en quoi elle différera de la bataille de 1918.

Et d'abord où, et dans quelles conditions, pouvons-nous supposer qu'elle se livrera?

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne puis à cet égard faire que des hypothèses tout à fait gratuites parce qu'entièrement personnelles. Le commandement français a conservé jusqu'à présent une attitude défensive. Au mois d'octobre dernier, lorsque le sort de la Pologne a été définitivement joué, il s'est retiré au voisinage de la ligne Maginot, comme s'il préférait accepter la bataille sur des positions qu'il avait préparées dès le temps de paix. Ce qui était vrai au mois d'octobre ne le sera pas nécessairement toujours. L'initiative de l'ennemi peut même nous attirer sur d'autres théâtres.

Permettez-moi de raisonner cette question délicate, de ce que pourront faire les Allemands, en toute franchise; je ne trahirai aucun secret parce que je n'en possède aucun et je répéterai simplement devant vous des choses que j'ai déjà dites dans plusieurs journaux.

D'abord, je ne suis pas porté à croire que les Allemands restent sans rien faire quand la saison leur permettra d'agir. Les Allemands préparent depuis six ans une armée d'attaque; pourquoi différeraient-ils l'attaque au delà du temps indispensable à l'achèvement de leurs derniers préparatifs? Peut-être me dira-t-on qu'ils sont encore loin d'être prêts. C'est possible. Mais ils doivent supposer que Français et Anglais mettent la même ardeur qu'eux à se préparer et la marge de progrès dont nous disposons est plus grande que la leur.

Par où agiront-ils? Je ne suis pas informé du tout, je n'ai pas besoin de vous le dire. Mon sentiment à moi est qu'ils agiront droit devant eux, contre la ligne Maginot. Est-ce matériellement possible? Je n'en sais rien, mais ils n'ont pas le choix. Un grand détour par la Scandinavie ou par les Balkans ne les mène militairement à rien qu'à différer la décision. C'est une direction d'attaque secondaire, pas principale.

Passeront-ils par la Hollande et la Belgique ou par la Suisse? Pour quoi faire? On parle d'une manœuvre Schlieffen. Je ne vois pas l'analogie. A la base de la manœuvre Schlieffen il y avait la surprise. Or, à l'heure actuelle, non seulement il n'y a aucune surprise à attendre d'un mouvement par la Belgique ou par la Suisse, mais il n'aboutit même pas à tourner la ligne Maginot

qu'on retrouve dans la Flandre française ou le Jura, et il a fallu auparavant rompre les positions belges ou suisses. Une manœuvre par la Belgique ou par la Suisse n'aurait d'autre résultat que de grossir les rangs de leurs ennemis des armées belges ou suisses.

Nous arrivons donc à concevoir la bataille sous la forme d'une tentative de rupture de la ligne Maginot et d'une exploitation de cette rupture... Nous rapprochons cette conception de cette affirmation du général allemand Guderian, inspecteur général des formations motorisées, que la guerre future commencera par la bataille des zones fortifiées et que la guerre de mouvement ne viendra qu'ensuite pour l'exploitation de la rupture.

Nous trouvons la pensée du général Guderian développée dans un livre publié peu avant la guerre et intitulé : *Achtung! Panzer!*, c'est-à-dire : *Garde à vous! Voitures blindées!*

Rompre la ligne Maginot d'abord — exploiter cette rupture ensuite — tel serait le processus de la bataille.

Les armes qui joueraient le rôle principal seraient : l'aviation, les formations motorisées et blindées, l'artillerie. L'infanterie ne jouerait plus le rôle principal; ses masses suivraient à marches forcées pour achever le succès en l'étendant et occuper les régions conquises.

« Cet effort sera-t-il couronné de succès? demande le général Guderian. La guerre seule nous l'apprendra. Mais une chose est certaine, c'est que les procédés d'attaque et les moyens offensifs du passé n'ont abouti, en quatre années d'une guerre sanglante, à aucun succès décisif, et ne donneront aucun résultat à l'avenir. »

Ce que propose le général Guderian c'est, en somme, ce que nous avons vu faire en Pologne, mais avec cette simplification importante qu'il n'y eut aucune position fortifiée à enlever et qu'on put d'emblée passer à la deuxième phase, celle de l'exploitation. Or la première phase, celle de la rupture de la position fortifiée, me paraît être le gros morceau dans l'affaire. Car cette position fortifiée a une profondeur, et avant d'arriver à la zone de l'exploitation il y a beaucoup de difficultés à vaincre : des champs de mines à franchir, des défenses accessoires, blancs d'eau, pièges à chars, pièces d'acier plantées dans le béton, puis le barrage d'artillerie, les canons antichars, la bataille contre l'infanterie, enfin l'élimination des chars adverses.

Le général Guderian imagine, à l'avant-garde du dispositif d'attaque, une aviation puissante, paralysant l'arrière et les réserves, jetant le désordre, le désarroi dans le commandement et les mouvements de troupes; puis, en tête, des chars très puissants de 80 à 100 tonnes pénétrant sans coup férir, grâce à leur blindage, au cœur de la position ennemie; derrière eux, des chars plus légers profitant de la voie qui leur aura été ouverte; une très forte artillerie d'appui. Les masses de l'infanterie ne viennent qu'ensuite.

Lorsque la position fortifiée a été rompue, alors aussi vite que le permettent les moteurs, dans l'air et à terre, tout le pays arrière doit être envahi, submergé. Vous voyez les formations mécaniques allemandes se hâter vers le pas de Calais et la Manche, prenant à revers nos défenses du Nord, puis bordant le littoral face à la Grande-Bretagne.

C'est à ce moment seulement, vraisemblablement, qu'interviendrait l'occupation de la Belgique et de la Hollande — de manière à tenir tout le rivage depuis le Texel jusqu'à Cherbourg et à accomplir l'œuvre finale prévue par Hitler : *la destruction de l'Empire britannique.*

Ce qu'ont fait César et Guillaume le Conquérant, ce que n'a pu faire Napoléon, Hitler le ferait grâce à la puissance de la machinerie militaire moderne. Il pénétrerait en Grande-Bretagne; c'est à Londres qu'il frapperait la puissance britannique...

La guerre est un art tout d'exécution, a dit Napoléon. Et il faut aussi compter avec son adversaire.

Tout cela n'est d'ailleurs que de l'imagination. Et pour en finir avec ce jeu de l'esprit, je terminerai comme faisait toujours mon illustre grand chef, le maréchal Fayolle, dont j'ai eu l'honneur d'être longtemps le chef d'état-major : « Il faut aussi partir du point de vue que ce qui arrive, c'est toujours autre chose que ce qu'on a prévu et il faut par suite envisager aussi toutes les autres hypothèses. Mais c'est pour le maximum ou pour le pire qu'il faut être prêt. »

En somme, nous pouvons supposer que l'artillerie et l'infanterie ne nous procureront pas de grandes surprises, mais que l'aviation et les formations de chars joueront un rôle plus actif, plus varié, plus hardi qu'en 1918. En 1918 nous étions seuls à avoir des chars; les Allemands n'en avaient pas; les chars avaient un rôle qui les réduisait à n'être que des auxiliaires de l'infanterie. En 1940 des chars s'opposent aux chars; ils trouveront devant eux une artillerie spécialisée contre eux; l'aviation même sera une ennemie dangereuse. D'autre part, ils seront plus puissamment armés, plus rapides et opéreront en masse.

Quant à l'aviation, vous supposez bien qu'elle sera partout présente sur le champ de bataille; mais vous vous demandez jusqu'où elle poussera son action sur l'arrière. Attaquera-t-elle les centres de population, avec la même sauvagerie que l'aviation russe en Finlande, et comme l'a fait en somme l'aviation allemande en Pologne? Je crois qu'elle s'abstiendra aussi longtemps qu'elle pourra craindre des représailles égales ou supérieures à ses attaques. Mais si l'équilibre entre les deux adversaires vient à être détruit, si les Allemands rompaient nos défenses et pénétraient sur notre territoire, je n'ai aucun espoir qu'ils respectent nos villes en même temps que les engagements qu'ils ont pris. Je crois, au contraire, sincèrement que dans une situation inverse les Français ne feraient pas la guerre aux femmes et aux enfants.

Je ne dois pas m'en tenir, dans cet examen des formes prises par la bataille, au cas particulier de la rupture d'un front fortifié. Le général Guderian suppose que nécessairement la guerre commencera par là; il est bien certain, si l'on veut y réfléchir impartialement, qu'il n'y a pas de décision totale à obtenir ailleurs. On peut même croire que, tôt ou tard, il faudra y venir.

A quoi servirait aux Allemands d'améliorer indéfiniment leur carte de guerre? Lorsqu'ils furent battus en 1918 n'étaient-ils pas les maîtres de l'Europe entière?

Sera-t-il d'ailleurs toujours nécessaire de crever complètement la ligne Maginot ou la ligne Siegfried pour obtenir la décision cherchée? Il faut distinguer la période d'usure et l'événement final. Je serais volontiers porté à croire avec beaucoup de Français que Hitler pense réaliser l'usure par la propagande de démoralisation; je vous ai dit ce que j'en pensais. De notre côté, on peut admettre que le blocus et ses conséquences seront des agents de l'usure allemande. L'usure étant ainsi conduite jusqu'à un certain degré, des coups retentissants, aboutissant à des demi-succès sur les lignes de défense de l'ennemi, ne seront-ils pas suffisants pour lui enlever toute espérance de succès?

\* \* \*

C'est une erreur profonde de croire qu'un peuple fasse la guerre sans subir, alors même que toute apparence fait défaut, une transformation profonde. La victoire et la défaite, elles aussi, mûrissent lentement, et l'effort militaire indispensable qui provoque l'une ou l'autre ne s'impose pas indéfiniment avec le même ordre de grandeur.

Mais ce que je voudrais depuis maintenant exprimer sous une forme générale, ce sont les caractères de l'effort militaire, c'est-à-dire de la bataille actuelle. Ces caractères se ramènent tous à l'adaptation du machinisme intensif.

Chauffez-vous au

**COKE de TERTRE**

(100 % belge)

le meilleur et le moins cher  
des combustibles

Spécialement recommandé aux  
Communautés religieuses,  
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur  
habituel ou écrivez à

Coke & Sous-Produits de Tertre  
(Comptoir Commercial) S. A.  
48, rue de Namur, Bruxelles

## Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales  
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



**“LA FAMILLE,,**

Agréées par l'Etat  
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931  
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Pilsart,  
L. de Meester,  
J. Herinckx.

Le Président :

V. Waucquez;

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

## Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE

Maison fondée en 1778

**Capital : Frs 25.000.000**

**Réserves : Frs 9.000.000**

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :  
Banque Dubois, Liège

TOUTES OPÉRATIONS  
— DE BANQUE —

NOUVELLE GALERIE  
DE COFFRES-FORTS

## Matières premières pour Papeteries

::: CLASSEMENT :::

Destruction d'archives et de vieux Papiers

DÉCHETS de LAINE et COTON

**A. GOREZ-RIGAUT**

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lez-LIÈGE

Téléphone 15883

Chèques Postaux 107479

## CÉRAMIQUES



de la lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme

Namlooze Vennootschap

Belgique

Téléphone Courtrai 629.

België

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Fabrication de tous types  
d'agglomérés de liège, pour  
isolation de tous genres

●  
**la quercine**

s. a.

188, chaussée de Vilvorde  
**BRUXELLES (N. o. H.)**  
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

**ISOLATION DE :**

*Caves de brasserie - Salles de conservation des  
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau  
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —*

**Isolation thermique et acoustique**

*Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino*

**Ch. Le Jeune Limited**

SOCIÉTÉ ANONYME

■  
**TOUTES ASSURANCES**  
■

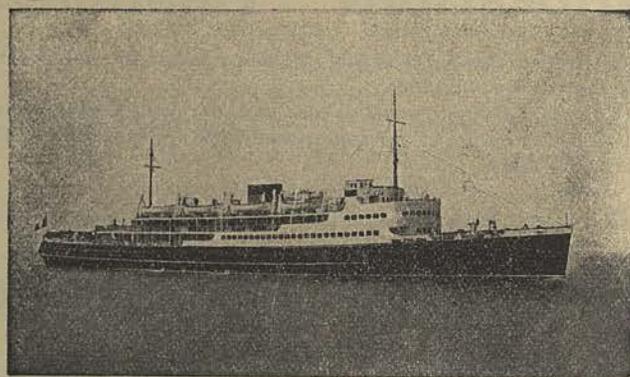
Téléphone :  
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :  
Charlejeune

BUREAUX :  
17, rue d'Arenberg  
**ANVERS**

# OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale  
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ  
NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés  
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour  
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays  
et Agences de voyages

On a beaucoup parlé des conséquences qu'a eues le machinisme sur les sociétés modernes. La même étude s'impose en ce qui concerne les armées. Jadis toutes les formes, ou presque, prises par l'activité guerrière avaient l'homme pour agent. Il n'y en a aucune aujourd'hui qui ne s'accomplisse mécaniquement.

Mais il y a plus grave. La division du travail de mort du champ de bataille est aujourd'hui aussi poussée que celle du travail de la production industrielle. La différenciation est poursuivie à l'infini. Les officiers de ma génération ont commandé comme lieutenants les cinquante hommes que formaient leur section, en les déployant derrière eux en tirailleurs sur un rang, tous armés du même modèle de fusil et accomplissant les mêmes gestes.

Aujourd'hui c'est bien différent; dans cette molécule de l'infanterie qu'est la section, on trouvera des voltigeurs pour gagner du terrain en avant pourvus de deux armes : l'une le fusil pour le tir à distance, l'autre la grenade pour le tir rapproché par-dessus un obstacle; après les voltigeurs, des fusiliers mettant en œuvre un fusil-mitrailleur à tir rapide pour les effets violents que le fusil est incapable de produire; et puis encore un engin lance-grenade pour agir de loin contre un ennemi abrité.

Dans la compagnie s'ajoutent d'autres organes, d'autres encore dans le bataillon, puis le régiment, et à chaque homme que l'on charge d'une besogne spéciale on dit : « Voici l'instrument dont tu te serviras pour accomplir cette besogne. »

Il en est de même dans toutes les armes : artillerie, cavalerie, troupes de transmission, aviation.

Et si l'on compare aux instruments divers d'un orchestre ce foisonnement d'engins de toutes formes et de tous ordres, on comprendra la nécessité d'un excellent chef d'orchestre à tous les degrés et d'instrumentistes parfaitement entraînés.

Une première difficulté est que chaque soldat sache non seulement manier son instrument avec efficacité, mais encore en tirer dans l'intérieur de l'orchestre le parti voulu.

La difficulté la plus grave est d'avoir des chefs capables de régler et de combiner les efforts de tant d'instrumentistes divers.

On s'occupe beaucoup à notre époque de l'instruction du soldat; on croit avoir tout fait quand, au moyen de leçons et de devoirs, on a soigneusement enseigné au chef ce qu'il aura à faire.

On fait aussi avec zèle l'instruction individuelle de chacun des membres de l'orchestre; comme si, chacun sachant sa partie, l'exécution d'ensemble doit être nécessairement bonne. Je ne sais si toutes les armées d'Europe ne s'apercevront pas que sur le champ de bataille le savoir collectif prime le savoir individuel, qu'il vaudrait mieux quelques fausses notes dans un ensemble bien conduit qu'une virtuosité impeccable de chacun dans une exécution d'ensemble plus ou moins confuse.

Le champ de bataille n'aura plus l'aspect que vous lui connaissez sur les gravures de troupes bien alignées, se succédant avec ordre. Il n'aura même plus l'aspect de la dernière guerre, de grandes lignes de tirailleurs plus ou moins régulières, mais que nous appelions encore *vagues d'assaut*.

Les armes se dispersent maintenant en largeur et en profondeur. Canons, chars, voitures blindées se mêlent à toutes les formations.

Il en résulte dans une certaine mesure l'isolement de chacun; ce qu'on a appelé jadis la discipline du rang n'est plus qu'un souvenir.

Ceci pose un problème nouveau et très grave sur le champ de bataille, celui de la discipline. Elle est à la base, non seulement de l'accomplissement du devoir individuel, mais encore de la conduite de la bataille.

Or, ce qui achève de compliquer la conduite de la bataille, c'est que déjà, à partir du bataillon, le chef n'est plus à la tête

ni au milieu de ses soldats. Pour embrasser des fronts considérables, il doit se tenir loin de l'arrière.

Chacun des exécutants livré à lui-même doit trouver en lui la conscience du devoir et aussi, ce qui n'est pas toujours facile, l'intelligence de son devoir.

On parle beaucoup de la puissance du feu; et on en conclut à la supériorité de la défense. Mais la puissance du feu est la même pour les deux partis et elle vaut pour l'assaillant comme pour le défenseur. A l'heure actuelle, les armées sont équipées exactement de la même manière — ce n'est pas la différence d'armement qui provoquera le déséquilibre d'où résulte la victoire de l'une, la défaite de l'autre. La manière, l'intelligence de l'emploi, la discipline auront à cet égard une importance qu'à mon sens on ne souligne pas assez.

Il n'est pas nécessaire que l'attaque s'y prenne mal tandis que la défense s'y prendrait très bien; il ne faut pas non plus croire que la défense demande moins de qualités que l'attaque et qu'une armée de deuxième qualité suffise pour la défense.

Là est la revanche contre le machinisme. Les forces morales, qui ne sont pas seulement le courage, l'esprit de sacrifice, mais qui sont aussi l'intelligence, dominant plus que jamais le champ de bataille.

Dans la guerre d'ailleurs très spéciale qui se poursuit en Finlande nous en voyons la preuve. C'est l'âme de la Finlande qui domine l'armée des Soviets et rend impuissante la masse de ses armes.

Et quand, dans une armée, on parle de puissance morale, il ne faut pas ramener cela à l'enthousiasme du moment, toujours plus ou moins fragile, ni à de belles formules de langage : la puissance morale d'une armée s'exprime dans sa discipline.

Cette question de la discipline constitue dans chaque pays un problème dont les données évoluent avec les institutions et les mœurs. Il se rattache à tout le problème de l'autorité qui est peut-être le plus délicat de tous les problèmes de notre époque.

Il ne faut pas vouloir le résoudre par les simples méthodes accompagnées des sanctions du passé. Mais ce serait une lourde et dangereuse illusion d'apporter dans le commandement les formules et manières des sociétés construites sur le suffrage universel. Il s'agit de commander et non pas de plaire à des électeurs.

J'ai le sentiment que dans nos sociétés, si nous ne nous occupons pas mieux de résoudre ce problème, elles en mourront; et je n'entends pas du tout par là défendre le système social où une classe est dirigeante et commande à une autre. Je suis militaire et pense à autre chose. L'indécision de l'autorité civile crée partout des mœurs qui n'ont pas encore fait leurs preuves sur les champs de bataille. De toutes les nouveautés des temps présents, celle-là me paraît la plus susceptible d'amener sur le champ de bataille un esprit nouveau et des formes nouvelles.

La solution est délicate; si les militaires y réfléchissaient avec leur cœur aussi bien qu'avec leur intelligence, peut-être pourraient-ils apporter, avec la victoire, un grand bien à nos sociétés modernes.

Mais qu'ils se gardent des formules toutes faites, empoissées de miel, que leur apportent les mœurs électorales et qu'ils considèrent en toutes circonstances leur devoir sans illusion, ni sensiblerie.

Cette condition est nécessaire pour pétrir la pâte de guerre et donner à la bataille moderne une forme solide qui porte en elle la victoire.

Général DUVAL.



## Giuseppe Motta

(1871-1940)

Il y a des hommes d'Etat qui sont trop grands, ou plutôt qui voient trop grand, pour leur pays; il y en a d'autres pour lesquels leur pays est réellement trop petit. MM. Benès et Titulesco demeureront les spécimens les plus curieux de la première espèce, tandis que Mgr Seipel incarne tragiquement le second type de dirigeant politique. En dernier ressort, la chose revient au même; la disproportion entre les forces d'un peuple et les aspirations de sa diplomatie se solde toujours par une catastrophe. Giuseppe Motta s'impose, par contre, comme modèle de l'homme politique qui connaît et mesure exactement les ressources nationales, qui les exploite avec maîtrise et avec modération et qui cherche, et affirme, sa grandeur en limitant son ambition, fût-ce au prix d'une popularité factice.

La modestie, le sens du réel et l'absence d'illusions chimériques, une souplesse et une habileté peu communes, le tout réuni à une fine culture d'humanisme, à un brillant talent d'orateur et à une facilité prodigieuse d'assimiler les faits, un commerce agréable, une véritable frénésie de travail et une perspicacité infailible : voilà les qualités d'un ministre des Affaires étrangères que le monde entier aurait pu envier aux Suisses, voilà aussi des vertus très italiennes. « *Gli Svizzeri stimano gli Italiani perchè conoscono le virtù singolari d'ingegno, di misura, di laboriosità, di sobrietà e di gentilezza.* » Par ces mots, le disparu a caractérisé non seulement ses frères de langue et de culture, mais aussi soi-même.

Passionnément attaché à la civilisation latine de l'Ausonie, très Italien également dans sa vie privée, où il pratiquait avec ferveur la foi de ses ancêtres et les devoirs si doux d'un père de famille nombreuse, aimé, tendre, respecté et vénéré, il n'en reste pas moins un citoyen, et un chef, modèle de la Confédération Helvétique. « Le Tessin — son canton natal, le seul de langue italienne — sans la Suisse serait comme diminué et atteint dans son essence; la Suisse sans le Tessin aurait estropié son propre idéal national. Le Tessin ressent profondément sa solidarité avec les autres cantons. Il est fédéraliste, moins par la force de la tradition que par nécessité vitale de conservation. Il sait qu'il a à remplir une tâche d'autant plus grande que lui-même est faible. » Ainsi Motta a défini les raisons qui obligent les Helvètes du Tessin à garder leur fidélité à la patrie suisse, où ils trouvent un foyer accueillant et la protection de leurs coutumes, de leur idiome et de leur existence autonome.

La préoccupation continue de ce grand Suisse d'expression italienne, c'a été de concilier les deux sentiments qui le dominaient et de réconcilier les deux pays qu'il aimait si passionnément. Il y a pleinement réussi; mais en créant la base solide et durable de l'amitié italo-suisse, il a en même temps échafaudé un fondement indestructible de la politique étrangère helvétique, il a garanti son pays contre des dangers mortels qui, sans cet homme providentiel, auraient pu aboutir à un cataclysme.

Pendant les premiers lustres du XX<sup>e</sup> siècle, les rapports entre la Confédération et son voisin méridional étaient fort mauvais. Tous les mécontents, tous les trouble-fête de l'ordre bourgeois maçonnique et capitaliste, antireligieux et parlementaire se réfugiaient en Suisse; parmi eux certain Benito Mussolini. D'autre part, le nationalisme de la *Terza Italia* se plaisait à formuler des revendications irrédentistes non seulement à l'égard de la monarchie des Habsbourg, mais aussi des Helvètes, tandis qu'il fermait les yeux sur ce qui se passait à l'Ouest, que les noms

de Nice, Savoie, Corse et Tunis n'étaient guère prononcés. Le Tessin occupait même une place de faveur dans le programme des récupérations, car ce beau pays de lacs et de montagnes n'était pas défendu par les armées d'une grande puissance.

L'un et l'autre, la présence sur sol helvétique d'une foule d'émigrés, de réfugiés, de réfractaires, de déserteurs qui faisaient baisser les salaires, enlevaient — sous le régime de la libre concurrence — les places aux aborigènes, trempaient dans des conspirations et menaient une propagande subversive, sinon anarchiste, puis l'intention ouvertement prononcée de s'annexer un canton suisse : tout cela envenimait les rapports des deux voisins. Pendant la Grande Guerre, les sympathies suisses étaient partagées entre la France et la Grande-Bretagne d'une part, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie d'autre part, mais jamais elles n'allèrent à l'Italie dont l'intervention en 1915 fut jugée sévèrement même par les amis jurés de l'Entente. Plus tard, la quasi unanimité de l'opinion publique suisse se passionna pour les Yougoslaves contre Rome, condamna l'expédition de Fiume, se moqua de D'Annunzio et critiqua tour à tour le désordre du régime démocratique en agonie et les violences du fascisme qui montait.

Motta a accompli un miracle de sagesse et d'adresse en renversant complètement cet état de choses. Il a trouvé dans la personne du Duce un partenaire qui se souvenait avec reconnaissance de la Suisse et qui appréciait dans ce pays un rempart naturel des frontières septentrionales italiennes. Le 20 septembre 1924 un traité d'arbitrage fut conclu entre les gouvernements de Rome et de Berne et ce document inaugura une collaboration de plus en plus confiante. La Suisse pouvait consacrer tous ses efforts à une renaissance spirituelle et économique qui permit, lorsque l'horizon s'assombrit, un rapide accroissement de la défense militaire. L'Italie n'avait plus à escompter des connivences fort périlleuses auxquelles les Confédérés auraient été enclins dans l'hypothèse d'un conflit entre l'Italie et une autre grande puissance européenne, si l'hostilité chronique d'avant 1920 avait continué à exister aux confins de la plaine lombarde.

Nous ne sous-estimons pas le rôle que les penchants personnels de Motta, Italien de langue et de culture, ont eu dans ce rapprochement italo-helvétique. Les accords avec le gouvernement fasciste formaient cependant un pilier du système politique général plus vaste que l'éminent fils du Tessin préconisait pour sa patrie suisse. Ce système peut se définir par la neutralité stricte, perpétuelle, absolue qui ne se dresse contre aucun voisin, ni ne se lie à aucun Etat ou bloc étranger. La Confédération des vingt-cinq cantons, des trois mille communes et de quatre millions d'hommes est aussi le lieu où se rencontrent trois peuples, trois civilisations qui doivent coexister et s'entre-pénétrer sur un terrain neutre, si les principaux foyers de ces civilisations se font la guerre ailleurs. La Confédération doit rester un asile de la liberté et de l'ordre, si au delà de ses frontières la tyrannie ou l'anarchie lèvent leurs têtes. La Confédération doit monter la garde au point culminant crucial de l'Europe, en toute occurrence, loyalement, avec ce courage que les Suisses ont montré au cours des siècles. *La custodia delle Alpi che sorgono nel centro dell'Europe non può essere strappata al popolo leale che la tiene finora.* Cette profession de foi, faite à Bellinzona par le conseiller fédéral Motta, en pleine conflagration internationale, le 1<sup>er</sup> août 1915, le jour de la fête nationale helvétique, sera la devise du ministre quand il aura troqué le portefeuille des Finances, après une gestion modeste de huit ans, contre celui des Affaires étrangères, qu'il détiendra pendant quatre lustres, jusqu'à sa mort récente.

Nul n'aura à reprocher aux sentinelles placées par la Providence aux portes de l'Italie, de la France et de l'Allemagne qu'elles pèchent par des complaisances! On ne passera par la

Suisse que sur les cadavres de ses défenseurs. On n'y recrutera jamais des alliés militaires, que la propre cause soit bonne ou mauvaise! Les Helvètes s'arrogent le droit, et se soumettent au devoir, de rester sans passion, imperturbables, impartiaux devant les querelles des autres, pareils aux cimes couvertes de neige éternelle, qui contemplent d'en haut la mêlée des mortels. Ce qui n'exclut pas que les Suisses entendent demeurer très humains pour tout le reste, c'est-à-dire pouvoir secourir toutes les misères, s'associer à toute œuvre charitable, mais aussi conserver la liberté de jugement, apporter leur sympathie à telle ou telle cause. Voilà les conséquences qui découlent de l'idée maîtresse de Motta. De cette façon, il a continué et résumé la grande tradition suisse, le prudent avertissement du bienheureux Nicolas de Flüe : « Ne vous mêlez pas des différends d'autrui! », la diplomatie lucide de Pictet de Rochemont et l'élan généreux d'un Henri Dunant.

Cette politique a paru mesquine à quelques observateurs superficiels du dehors, qui auraient voulu, par amour du panache ou par sacré égoïsme, impliquer la Suisse dans des affaires qui ne la concernent pas; ils ont pesté contre Motta au nom d'une idéologie nébuleuse et d'axiomes fort contestables. S'ils avaient été écoutés, la Confédération serait aujourd'hui théâtre de guerre, sans que personne en ait le moindre profit. D'autres adversaires du chef du Département politique le combattaient pour des motifs partisans. La gauche lui reprochait des vellétés « fascistes »; on le savait catholique fervent et le traitait de « clérical ». Enfin, des jaloux et des démagogues grandiloquents le tançaient pour sa réserve, sa réticence et sa souplesse. Leurs arguments portaient le plus, dans un climat où l'on aime les hommes forts, les expressions crues et savoureuses et ceux qui « frappent du point sur la table », où, chez le vulgaire, l'association entre le juron *chaib* et l'étranger, l'*usländer*, forme un binôme aussi peu dissociable que le *bloody foreigner* du *corney* britannique et où la popularité échoit aux hommes politiques les plus *urchig* (originaux).

Motta ne pouvait pas rivaliser, dans ce domaine, avec quelques autres de ses collègues. Il n'avait pas la belle voix de M. Musy, qui savait chanter le *ranz* des vaches, mieux que n'importe qui, mais à qui un concurrent plus jeune a tout ravi depuis, la popularité, le championnat de chant et le mandat au Conseil National; il n'a pas défrayé l'anecdote, comme M. Minger, ni excellé, à l'égal du ministre de la Guerre, dans la boutade. Il poursuivait son chemin, sans se soucier des répercussions que ses actes et ses gestes susciteraient auprès du grand public mal informé.

Le chef de la politique étrangère helvétique, qui fut l'un des plus sincères enthousiastes de l'idée d'une Société des Nations, se détourna de la ligue genevoise, dès qu'il eut constaté l'impuissance et la guigne de cet organisme. Il se déroba aux sanctions contre l'Italie, car il préférait le moineau dans la main, l'amitié italienne, à la colombe de la paix sur le toit du Palais des Nations. Il protesta contre l'admission de la Russie soviétique à la Société des Nations, car il prévoyait l'inutilité et le danger de pareille présence. Chaque fois, la presse socialiste et bourgeoise anti-fâchiste hurlait de rage; des gens fort honnêtes, mais mal avisés, donnaient dans le panneau. Et Motta ne reculait point d'un pas, sûr que l'évolution ultérieure le justifierait.

Le triomphe de sa prévoyance s'accrut depuis 1933 il fut complet depuis 1933 après la réoccupation de la Rhénanie et la fin de l'affaire d'Ethiopie. Maintenant la tâche de Motta était surtout de ne pas fournir de prétexte à une invasion étrangère ou, pour être plus exact, allemande. L'intuition géniale de l'homme d'Etat suisse avait discerné qu'une attaque germanique ne pourrait être empêchée que par trois moyens combinés : une résistance inébranlable contre la moindre atteinte à la souve-

raineté suisse, ce qui conditionnait une préparation militaire impeccable; une collaboration avec le voisin français, assez étroite pour se transformer en coopération stratégique et tactique aux premiers signes d'une agression allemande, assez souple pour ne pas provoquer la méfiance du Reich et pour ne pas accréditer le fantôme d'une opération de contournement française à travers la Suisse; enfin, et en premier lieu, une solidarité intime avec l'Italie, seule puissance dont l'intervention à Berlin sera toujours efficace, à moins d'une rupture de l'axe. Motta avait prévu l'insuccès des sanctions, la disparition successive des clauses du traité de Versailles, le réarmement allemand, les hésitations franco-britanniques, l'*Anschluss* de l'Autriche, la catastrophe de la Tchéco-Slovaquie et Munich, la tentative d'une entente des puissances occidentales et de l'U. R. S. S., la faillite de ces pourparlers, la collusion russo-germanique et l'agression naziste contre la Pologne. Il ne croyait cependant pas à une deuxième guerre européenne; ce fut là sa seule erreur, due peut-être au déclin de ses forces, mais plutôt à son optimisme chrétien qui se rebiffait contre le Mal.

Tout en doutant de la catastrophe générale, Motta se comporta pourtant comme si elle approchait, et il n'avait rien négligé pour faire face à la situation mortellement périlleuse d'été 1939. Il conservait dans son tiroir une note du 21 juin 1938, où l'Italie promettait en termes très nets son appui pour que la Suisse soit épargnée; il avait reçu, sans aucun doute, des assurances plus graves que le texte publié de ce document ostensible. Du côté français rien ne menaçait la Confédération. Sous Motta, les relations avec le Quai d'Orsay étaient demeurées toujours correctes, la plupart du temps amicales, et elles devinrent réellement cordiales depuis la fin du Front Populaire. La visite du maréchal Pétain en automne 1937 avait permis d'envisager certaines éventualités militaires, sans que, cela va sans dire, des accords d'état-major aient été signés. Avec la Grande-Bretagne, les excellents rapports traditionnels n'avaient jamais été interrompus.

La question la plus épineuse, c'était l'attitude du Reich. Motta, qu'un premier coup d'apoplexie avait terrassé, sans que le public en ait eu la moindre notion, couronna sa magnifique œuvre en trouvant le juste milieu entre la fermeté inébranlable dans tout ce qui est essentiel et de petites concessions de détail. Il n'insistait pas trop sur les excès de la presse naziste; pour autant qu'ils n'avaient pas d'allure officielle; il fit son possible pour empêcher que la Suisse servît de centre aux ennemis du régime hitlérien et que ceux d'entre eux qui y résidaient y développassent une activité politique. Il ne toléra cependant pas la moindre immixtion allemande dans les affaires helvétiques, repoussa toutes les démarches trop encombrantes dirigées contre la liberté de la presse suisse. Avec son tact incomparable, il sut être à la fois digne et grand, modéré et accommodant, inaccessible à la crainte et à la persuasion.

Il se dépensait, sans compter avec son âge et avec une santé précaire. Vendredi 19 janvier dernier il assista comme d'habitude à la séance du Conseil fédéral. Un froid de 19 degrés sous zéro ne suffit pas pour le consigner dans sa villa de la *Bernerstrasse*. Cette dernière sortie se solda par une congestion cérébrale, puis par une attaque d'apoplexie qui devait achever le malade. Rentré de la fatale séance, Motta s'était mis à table pour lire en petit comité, devant sa famille, ses poètes favoris. Il venait de déclamer ce vers :

*Il faut que s'accomplisse la volonté de Dieu,*

quand il s'affaissa soudain. Les deux fils du moribond le prirent dans leurs bras et le conduisirent, en le soutenant, à sa chambre du premier étage. Et le père ne cesse de répéter, d'une voix presque

imperceptible : « Il faut que s'accomplisse la volonté de Dieu. » Ce furent ses ultimes paroles lucides. Du vendredi soir au mardi matin 23 janvier, il ne se réveilla plus que pour un sommeil qui sera éternel.

L'homme d'Etat appartient désormais à l'histoire. Il y figurera comme l'un des plus grands diplomates de notre époque et comme le plus grand que sa patrie ait engendré depuis un siècle, sinon davantage. La postérité le considérera comme sauveur de son pays et ne comprendra plus les animosités partisans que sa sage conduite des affaires avait fait surgir. Il nous incombe cependant de ne pas oublier l'homme Giuseppe Motta, sans l'enchaîner à cet Etat qu'il a servi avec tant de dévouement. Cet homme était l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Bon, généreux, honnête, il était fait pour prouver que la morale la plus austère peut se concilier avec une immense culture, avec un esprit étincelant, une intelligence lucide entre toutes et une gaieté de cœur délicieuse. Notons le désintéressement du défunt : il est mort dans la même modeste aisance qu'il avait héritée de ses ancêtres, bons bourgeois d'Airolo, hôteliers de père en fils, depuis des siècles. Giuseppe Motta, issu d'une terre où ni les héros, ni les génies politiques, littéraires ou artistiques, ni les saints ne font défaut, fut en vérité l'un de ses *uomini universali* dont on ne sait si nous devons plutôt admirer la richesse de l'esprit, la force de volonté ou la sainteté d'un cœur noble et tendre.

Prof. Dr O. FORST DE BATTAGLIA.

---

## Gustave Thibon

### poète et philosophe catholique

---

Les lecteurs de la *Revue catholique* se souviennent des poèmes et des essais publiés ici sous la signature, inconnue d'eux, de Gustave Thibon. Qu'il s'agisse de l'admirable *Cantus animæ divi æ* ou de l'extraordinaire essai intitulé *Christianisme et Démocratie*, ils ont remarqué avec quelle force, violente et douce, massive et agile, s'y trouvait exprimée ce qu'il faut appeler la Vérité éternelle, poétique ou philosophique. Je ne crois pas manquer à la discrétion que toute amitié profonde impose, en les entretenant aujourd'hui de Gustave Thibon, poète et philosophe catholique. L'amitié n'est pas aveugle, elle est pénétrante, et son acuité s'aiguise en proportion de la joie qu'elle éprouve.

Cette joie, qui est la fleur des sentiments indéracinables, je viens de la ressentir, en apprenant que l'œuvre poétique de Gustave Thibon, dont la *Revue catholique* a eu naguère la primeur, venait de recevoir, il y a quelques jours, le *Prix des Poètes catholiques*, décerné pour la première fois à Bruxelles par un jury composé de P.-L. Flouquet, animateur bien connu des *Cahiers des Poètes catholiques*, Thomas Braun, Robert Poulet, Gaston Pulings, Hubert Colleye, Adrien Yans, poètes et critiques avertis qui ont su discerner, dans le manuscrit soumis à leur jugement, la nouveauté de l'éternel et la récompense qu'elle mérite.

Gustave Thibon n'est pas inconnu en France. Des études philosophiques publiées dans la *Revue Thomiste*, dans la *Revue de Philosophie* ou dans les *Etudes Carmélitaines*, et traitant de Freud, de Nietzsche, de saint Jean de la Croix, de divers sujets de psychologie, de morale ou de mystique, un petit ouvrage intitulé *La Science du Caractère* paru dans la collection des

*Questions disputées* et consacré aux travaux de Ludwig Klages et de Hans Prinzhorn, de nombreuses conférences faites dans des cercles ou dans des universités françaises, ont créé à l'entour de son nom une atmosphère de compréhension, d'étonnement et de curiosité. Grâce à la *Revue catholique*, et aussi à des traductions de ses articles en diverses langues étrangères, voici que la réputation naissante suscite au dehors la même question : Qui est Gustave Thibon ? La récente attribution du *Prix des Poètes catholiques*, qui révèle un nouvel aspect de son génie, ne manquera pas d'exciter l'avidité curieuse du public.

Ce n'est pas à calmer ce désir ou à nourrir cette affectation littéraire que vise notre propos. Né de l'amitié et des devoirs que l'amitié comporte — *omne bonum diffusivum sui*, — il tente simplement, mais avec ferveur, à mettre en relief une des plus belles et des plus puissantes personnalités de la philosophie et de la littérature française actuelle : un second Charles Péguy, comme me le confiait récemment Gabriel Marcel, mais supérieur au premier par l'universelle ampleur de son génie. Car Gustave Thibon n'est pas seulement philosophe et poète, il possède, à un degré inouï d'assimilation, le don des langues, il connaît la plupart des idiomes européens, et il est un graphologue d'une perspicacité étonnante, bouleversante... C'est un homme de la Renaissance, mais, par son catholicisme vigoureux, inaccessible aux compromissions modernistes, de cette Renaissance chrétienne dont on peut sans doute augurer l'apparition soudaine et rayonnante en terre française. C'est dire que nos quelques lignes n'ont pas de prétention : une telle personnalité se pose d'elle-même et n'a aucunement besoin d'appui pour s'affirmer. Au surplus, un ouvrage intitulé, je pense, *Psychologie politique*, va bientôt paraître en librairie, qui consacrera définitivement l'importance de la pensée de Gustave Thibon, analogue à celle de Maurras, moins vaste sans doute, mais à certains égards plus psychologiquement profonde, dans le redressement spirituel et spécial de la France et dans son retour à la santé, après un siècle et demi de débauche et de déliquescence révolutionnaires.

Ce qui caractérise l'œuvre poétique et philosophique de Gustave Thibon, c'est, d'une part, les saines bases vitales dont elle procède : l'explosion verbale qui la fait jaillir et dont les lecteurs de la *Revue catholique* ont pu observer la richesse surgit toujours d'une affectivité ou d'une pensée denses, contractées sur leur propre volume, l'abondance presque romantique de l'expression ou de la formule n'étant jamais chez lui un signe d'indigence, de précarité, de préciosité ou d'alexandrinisme, comme chez tant de littérateurs modernes ; c'est, d'autre part, un sens inamovible de ce qui est éternel dans l'être : homme, univers ou Dieu, joint à un discernement, à mon avis prodigieux et surtout peu commun chez les philosophes actuels, des défauts ou des qualités concrètes de la créature et de la création.

Poète et philosophe, Gustave Thibon manie l'abstraction, mais une abstraction gonflée de chair et de sang, qui ne sort pas anémiée et durcie d'un cerveau, mais d'un homme pensant et percevant avec son être *total*, une pensée sainement enracinée dans la sensibilité, une sensibilité sainement orientée vers la pensée. Gustave Thibon réalise un type d'homme assez rare aujourd'hui : équilibré en son esprit et en sa vie, tous deux *unifiés*. C'est pourquoi il accède avec aisance à l'éternel humain aussi bien qu'au concret : par la vie l'intelligence entre en contact avec l'objet individuel où elle découvre la présence d'une nature immuable. C'est pourquoi aussi sa poésie et sa philosophie apparaissent si naturellement chrétiennes : en contact perpétuel avec l'existence des choses par la vie et avec leur essence par l'esprit, elles repoussent avec horreur le masque, le déguisement, le faux idéal rationaliste, l'artifice littéraire, philosophique ou politique, pour retrouver l'homme et l'être *en eux-mêmes* et, dès lors, en

leur nature concrète avec les traces du péché originel qui les strie.

Les qualités de l'œuvre de Gustave Thibon proviennent incontestablement de dons naturels irremplaçables, mais peut-être ces dons ont-ils été confirmés et stabilisés par un genre de vie à ma connaissance unique. Gustave Thibon est né, de souche paysanne, à Saint-Marcel d'Ardèche, dans un mas provençal entouré de quelques vignobles et oliviers, qu'il n'a jamais voulu abandonner, malgré d'attirantes promesses : place de professeur dans telle université étrangère, activité sociale à la hauteur de son talent, etc... Il est resté profondément paysan, proche de la terre, de la vie saine, des réactions élémentaires et fécondes, *nourri de contemplation* : la véhémence de son style est précédée de ces longs silences secrets où l'âme chemine, à tâtons, à la manière de la sève, vers la maturité. En lui rendant visite pour la première fois, en face d'un inoubliable paysage rhodanien, et du haut d'un « mont chauve » qui termine son petit domaine, où l'on aperçoit quelque dix départements français, je n'ai pu m'empêcher de penser à la fameuse théorie de Taine : l'âme est modelée par son contexte terrestre. L'Ardèche a déjà dans son ciel la douceur et l'abondance du Midi, mais elle garde en son sol tourmenté la rudesse et la condensation du Nord... Arraché à son ambiance naturelle, transplanté dans un climat universitaire un peu factice, soumis à notre régime débilitant de serre chaude, Gustave Thibon ne serait plus lui-même. Il garderait son intelligence et son cœur, mais il en perdrait la force.

Gustave Thibon est étranger à notre culture livresque. Il n'a fait aucune étude universitaire et je crois bien qu'il n'a jamais dépassé l'école primaire. Il lit peu, mais une mémoire merveilleuse lui fait retenir sans effort tout ce qui possède un rythme ou une frappe : poèmes et sentences. Des dizaines de milliers de vers de Dante, de Goethe, de Wordsworth, de Mistral, de Corneille, de Hugo, et d'autres encore, d'innombrables raccourcis de moralistes anciens ou modernes, sont emmagasinés en sa mémoire, comme des provisions dans le coin de sa grange, et tout cela sort et se mêle, avec un naturel parfait, sans fard, sans brillant, à la conversation ou à la causerie. Son génie spontané a été ainsi sauvé de l'étouffement, dont nous sentons, nous, intellectuels qui vivons sur tant de plans disjoints et spécialisés, l'approche inéluctable.

Les poèmes qui suivent cette brève introduction et qui seront joints, je l'espère, au volume que vont publier les *Cahiers des Poètes catholiques*, ont été arrachés au plus profond de sa substance : c'est la racine, dénudée, à l'air libre, et qui laisse échapper la vie. Gustave Thibon, homme d'une santé ardente, possède en plus de ses qualités naturelles ce qui manque le plus au monde moderne : la faculté de *souffrir*, jusqu'au martyr, dans la *compréhension et dans l'amour*. Dieu n'a pas épargné ce chêne sauvage : il lui a enlevé, en pleine jeunesse, une épouse admirable, digne de lui, morte saintement, en pleine et consciente acceptation de sa volonté souveraine, après avoir mis au monde une petite fille, quelques semaines avant le Grand Fléau...

Mon cher Gustave, tu vas partir aux Armées. Dieu et les prières de notre amitié — ces choses *éternelles* — te gardent jalousement!

MARCEL DE CORTE,  
Professeur à l'Université de Liège.

## Poèmes

### Ante Novissima

*Qu'ai-je à faire de te convaincre, je veux seulement l'attirer. .  
C'est peu de chose que la réflexion incline ta tête et que tes lèvres  
murmurent : C'est bien.*

*Je voudrais que tu m'approuves comme tu approuves ce rayon  
de soleil qui chante à ta fenêtre et t'invite à marcher parmi les fleurs  
du matin.*

*Où ce fruit doré en qui ta soif se reconnaît et se perd...  
Je voudrais que mes mots soient pour toi cette lumière et ce fruit.  
La coupe où ton désir boive avant ta pensée!*

\* \* \*

*Je marchais trop solitaire pour l'étreinte des hasards : sur toutes  
les routes je ne pouvais plus rencontrer que moi-même.*

*Mais toi? Tu vins à moi de plus loin que ton âme!*

*Ah! cette heure où ta main s'est posée sur ma main,*

*Si c'est le hasard qui l'a faite,*

*Si son unique privilège est d'exister,*

*Si elle n'existe pas parce qu'elle est la plus pure, et reine déjà  
parmi les possibles suppliants,*

*Si ce n'est pas elle qui a crié le plus fort vers l'existence,*

*Si ce n'est pas la lame de fond sortie du cœur de la destinée qui  
l'a jetée dans nos mains,*

*Si ce qui n'a pas existé aurait pu être plus beau,*

*Je ne veux pas de ce qui existe!*

*Que m'importe ce bonheur s'il n'est pas une prière exaucée?*

*Un frisson de folie le glace et tourne en poison toute sa douceur...*

*Non! L'éternité dans notre âme attendait son heure. Et c'est  
pour cela que cette heure est née.*

*O Nécessité, tranquille aïeule qui tords les hasards sur ton fuseau,  
Colombier divin d'où les hasards sortent et vers qui les hasards  
retournent!*

*Regarde! Suis-les assez loin dans le ciel : tous ces sombres hasards  
ont des ailes blanches!*

\* \* \*

*O sable humain qui croule et ne fleurit pas! O faces rongées par  
les masques!*

*Cet être en qui j'ai cru lire, s'il a un visage, c'est l'éclatement de  
la mort qui me le découvrira, et si Dieu a semé en lui une âme,  
elle ne lèvera que dans la tombe,*

*S'il est dans ce marécage un souvenir de la neige, une goutte  
d'eau qui crie vers sa source, c'est dans le soleil qui luira demain  
sur la fange morte qu'il faut la chercher.*

*Eternité! Pourquoi ne commences-tu qu'à la mort?*

\* \* \*

*Tu vis, et je te sens déjà éternelle,*

*Tu n'es pas un espoir, tu n'es pas un regret : ton sourire m'emplît  
d'une immobile joie plus vaste que toutes les heures et qui tient  
toute dans l'heure qui sonne.*

*Change! Et je te reconnaitrai toujours.*

*Arrête-toi! Je ne me laisserai jamais de ton regard d'aujourd'hui.*

*O visage nu! La mort n'ajoutera qu'une couronne à ce front que  
mes doigts pressent déjà...*

*Donne-moi la main et tais-toi. Toute nuance s'est faite blancheur.  
Ecoule au loin tinter l'heure. Je consens à l'éternité de cette heure!*

\* \* \*

*Douce est la fleur de tes regards. Mais je veux baiser tes racines.  
Je veux être à la source de la joie que tu me verses.*

*J'ai soif encore à côté de toi. A celui qui boit à genoux sur les bords d'un fleuve, il reste la soif de se noyer.*

*Je bois et j'ai soif encore de la même eau. Fleuve où je m'abreuve, j'ai soif de tes eaux profondes et de la mer qui l'attend. Je l'aime jusqu'à l'océan!*

\* \* \*

*J'ai crié vers toi...*

*Et l'écho de mon cri ne m'est pas revenu,*

*Mon appel exaucé s'est perdu dans ton sein,*

*Je peux sombrer encor, mais non plus m'égarer,*

*J'ai touché dans tes bras le fond de mon attente.*

*Je ne sépare plus le naufrage du port...*

\* \* \*

*Le voile des baisers et des mots se déchire : la nudité intérieure m'apparaît.*

*Voici que tout ce qui doit mourir agonise. Voici la limite, et le silence, et le fruit suprême et solitaire qui casse la branche en se donnant,*

*O fond de tout espoir vivant sous le soleil!*

*O marche unique à descendre encore! Bien-aimée : la mort seule est plus profonde que toi!*

Mai 1939.

## Æternæ Sorori

*Ils furent courts, les jours de ta joie...*

*Cette halte où tu n'eus besoin pour l'épanouir que d'un chant d'oiseau tremblant dans les feuilles, d'une main posée sur ta main,*

*Ce ravissement silencieux, cet humble bonheur qui baissait les yeux et ne savait pas son nom,*

*C'était trop et ce n'était pas assez!*

\* \* \*

*Ah! je ne fus pour toi qu'un seuil et qu'une promesse.*

*L'étape fut courte. La croix ne fut pas longtemps déguisée en lit de nocces; tu passas plus vite que tout ce qui passe...*

*Ta soif était plus profonde que ma coupe. Je croyais que tu baisais mes lèvres, et tu t'enivrais déjà d'un autre breuvage, et ce n'était plus moi qu'étreignaient tes mains,*

*Et tu buvais déjà l'éternité qui tue!*

*Je me souviens... Tes pieds se sont posés un instant sur mon cœur. Le temps de déployer tes ailes. Et tu t'es perdue dans le ciel...*

\* \* \*

*Les vents du hasard ne t'ont pas détachée. Aux fruits mûrs la chute est fatale...*

*Ton amour terrestre ne fut que le tremblement d'une aurore. Un autre soleil l'attendait. Tu vivais déjà au delà de l'offense des nuées et de la détresse des couchants.*

*Est-ce à moi que tu t'es donnée? Le don fut trop pur. Tu cherchais à travers les masques le nom de ton Bien-aimé. Je ne t'ai donné qu'une chose : je t'ai dit ce nom. Alors la tombe seule fut à la mesure de ton désir et de ta fidélité.*

*Toutes les menaces de l'avenir, tu les bus d'un trait. Et toi qui frissonnais devant le changement, tu souris à la mort.*

\* \* \*

*O toi qui fut ma sœur et ma chair et mon souffle,*

*Toi qui lâchas ma main pour tomber dans le ciel,*

*— Si je n'étais pas digne de marcher près de toi, daigne au moins d'en haut me montrer la route,*

*Toi que je ne toucherai plus,*

*Permets au moins que je te regarde,*

*— O toi qui fus ma sœur, tu seras mon étoile!*

Septembre 1939.

GUSTAVE THIBON.

## En quelques lignes...

Quelque part en Belgique...

On m'avait invité à faire une causerie aux soldats. Quelque part en Belgique. L'expression a tant servi qu'elle a déjà passé dans le vocabulaire des revues et vaudevilles. Mais voici que le décor de la haute neige lui confère un sens nouveau, prestigieux.

Les reporters d'actualités cinématographiques pourraient fort bien prendre, sur ce plateau mordu par la bise et le gel, les images de la guerre en Finlande. Je me croyais revenu au temps de Michel Strogoff. Un taxi, frété à grand'peine, tenait à grand-mal le milieu d'une chaussée que resserraient, à gauche, à droite deux murailles blanches. Plus de fossés, plus de haies. De-ci de-là, de rares piquets de clôture émergeaient; et des mouchettes givrées marquaient les pointes des barbelés.

Pour emprunter une voie secondaire, il fallut la bannière et la croix. La neige est épaisse, à présent, durcie, insidieuse. Elle atteint le marche-pied, dépasse les roues. Les chaînes, derrière nous, font leur tâche de protection et leur bruit. On ne rencontre plus ces équipes de travailleurs en kaki, le passe-montagne sur les oreilles, les mains en pattes d'ours, et qui, après la corvée de terrassement, se hâtent, à la file indienne, vers la baraque où le poêle de fonte est rouge. Pourtant, par delà l'horizon que colore — et c'est une féerie — un coucher de soleil orangé, des soldats de chez nous montent la garde, quelque part en Belgique...

Quand j'arrive à destination, la nuit est presque tombée. Le fonctionnaire au brasero ne bat même pas la semelle. Des appels de clairon. Des ombres qui se numérotent. Le commandant m'a fait les honneurs de son mess. J'ai serré la main de douze jeunes hommes qui portent, au collet, une étoile, deux étoiles. Pour entendre parler de Léopold II, deux cents « mobilisés » se sont assis, bien sages, sur les bancs. Je crois que le vieux roi, mainteneur du territoire, a dû sourire, là-haut, de contentement, dans sa barbe de neige.

Dîner au mess

La fraternité du cantonnement vaut presque le compagnonnage des tranchées. Le temps de guerre a son cortège de catastrophes : tant d'instincts brutaux se réveillent. Mais il faut mettre, à l'actif de ces années où l'homme s'accoutume à vivre dangereusement, toute une floraison de rares vertus.

Je ne crois pas que les « mobilisés », qu'ils soient simples soldats ou sous l'épaulette, oublieront jamais cette fraternité de l'an 39, de l'an 40. « Fraternelles » : c'est le nom qu'ont adopté, tout naturellement, pour désigner les frairies de la paix revenue,

ceux-là — les « anciens » — qui, de Liège à l'Yser, se sont senti les coudes.

Après la conférence, je suis reçu au mess. Comme un ami. Le plus jeune des sous-lieutenants — le « popotier » de service — a la charge de composer un cocktail-maison qui fait, ma foi! claquer les langues. Qui les délire aussi. Car, sur un geste du commandant, l'échanson a, derechef, rempli les verres. Ce qui réchauffe surtout le cœur, c'est l'atmosphère de camaraderie. Ces jeunes hommes, que le hasard d'un numéro sur le col aggloméra des quatre coins de l'horizon, ne forment vraiment plus qu'une « unité » (le mot est joli et symbolique). Je ne trahis aucun secret en découvrant que le commandant est d'origine flamande. Or tous ses officiers sont Wallons. Il faut être un « pékin » pour en faire, fût-ce *in petto*, fût-ce pour s'en féliciter, la remarque. En face de moi, l'aumônier, « à l'ordonnance » dans son collet romain, n'est pas le dernier à rire des joyeux propos de table. Le bifteck américain est succulent, les frites dorées à point. Et, en l'honneur de l'hôte de passage, la cantine a fourni maints flacons de vin vieux.

Quand je redescendrai, dans la nuit et la neige, en compagnie de l'aumônier et de deux jeunes lieutenants, vers un autre cantonnement où je referai, pour d'autres soldats, l'éloge du Géant qui nous valut un empire et des frontières mieux gardées, j'emporterai le souvenir très émouvant de ce « quelque part en Belgique » : le haut lieu de nos espérances, de nos certitudes.

#### Sur le sens premier du français « morgue »

D'une fort intéressante communication présentée par le R. P. Mativa devant la section de Philologie romane du Cercle pédagogique de l'Université de Louvain, nous avons le plaisir d'extraire ces détails précis sur le sens primitif du substantif « morgue ».

Contrairement à ce qu'avait proposé le Liégeois Grandgagnage, l'Allemand Gamillscheg assure que le mot languedocien *morga* (dans le sens de « museau ») n'existe pas; pour lui, morgue dériverait du nouveau provençal *morgo*, qui signifie, entre autres, « morve ». Faire morgue aurait passé, à travers les sens « être morveux », « être désagréable », au sens actuel : « avoir une attitude hautaine ». Mais le P. Mativa n'a pas de peine à montrer que l'explication de Gamillscheg doit être écartée, morgue étant employé, dès le XV<sup>e</sup> siècle, dans une acception qui n'a rien de péjoratif : « de belles morgues », « de bonnes morgues ». Aujourd'hui encore, d'ailleurs, en dialecte normand, le mot peut être pris aussi bien dans un sens favorable que dans un sens contraire.

Au demeurant, est-il bien sûr que *morga*, ou *morgo*, ou *mourgo*, ou *mùrg* (avec la signification de « museau ») soit un terme étranger aux dialectes du Midi? Notre distingué compatriote ne le pense pas. Il allègue le *Trésor du félibrige*, de Mistral, l'*Atlas linguistique de la France*, de Gilliéron et Edmont, et (coquetterie raffinée!) l'*Etymologisches Wörterbuch*, de Gamillscheg en personne. C'est là qu'à l'article *margoulette* se trouvent repris de nombreux types dialectaux, tant au Sud que de l'Ouest-Nord de la France, et qui, tous, se ramènent au sens fondamental de « bouche ». Le mot *mùrgùl*, dont dérive *margoulette*, n'est lui-même, remarque fort judicieusement le P. Mativa, qu'un dérivé de *mùrg*, attesté par l'*Atlas linguistique* : dans certaines régions du département de Saône-et-Loire, l'enquête d'Edmont a recueilli, comme équivalents de « faire la moue », *far la mùrg*.

Enfin, le P. Mativa suggère le rapprochement entre morgue et *morgant*. Le *morgant* (ou le *mordant*) était, au Moyen-Âge, la boucle par laquelle la ceinture se mord elle-même et se fixe. De même que boucle (*buccula*) signifie « bouche », ainsi *morgant*,

où se retrouve le thème *morg*, a le sens de « bouche », « gueule », « visage ». Nous revenons au sens premier que recommandait l'enquête dialectologique.

#### Sur l'étymologie du même mot

Mais si morgue a d'abord signifié bouche, quelle est l'étymologie d'un substantif ainsi replacé dans son sens premier?

*Morgant* est attesté dès le XIII<sup>e</sup> siècle; morgue n'apparaît, dans les textes qu'au XV<sup>e</sup>. *Morgant* suppose un verbe *morguer*, qui viendrait du latin *mordere*, par l'intermédiaire d'un *morsicare* (mordiller). La phonétique rend parfaitement compte de la dérivation *morsicare-morgar* (en provençal), *morsigare-morcher-morger-morguer* (en français). Et la formation postverbale, qui est un phénomène relativement fréquent, aura donné naissance à *morg*, *mùrg*, *morge*, *morgue*, *morga*. Tout ceci ne souffre pas de difficultés.

Pour en revenir au problème de l'étymologie, le P. Mativa rappelle que, dans pas mal de langues, le même mot signifie, à la fois, « bouche », « gosier » et « trou d'eau », « source », « rivière ». Le latin *gurgis* (gouffre) désigne déjà, dans le parler populaire, le gosier. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire géographique pour voir que nombreux sont les dérivés de ce *gurgis* (gorge, gorch, gourg, gourgas, gurgeonne, gourgoux, gourguet, gourgue, etc.) qui signifient « bouche », « col », « lac », « source », « rivière ». On peut citer, en France, plusieurs rivières « la Morge », et « le Morgan », et « le Morgou » et « le Mourgouillon »; il existe un col de « Morgin », un massif de « Morgon »; « le Morin » ne fut-il pas célèbre dans les communiqués de l'avant-dernière guerre? En Haute-Italie, le fleuve *Orco* est l'ancien *Morgus* des Romains. En Allemagne (région du Sud-Ouest), pas moins de cinq rivières s'appellent « *die Mùrg* ».

On pourrait conclure que le radical de *mùrg*, *morga*, *morga*, *morgus*, etc., désignant des cours d'eau, est le même que celui de *morgue*, *morgo*, *mùrg*, etc., désignant la bouche. « Mais », ajoute prudemment le P. Mativa (et cette prudence est le signe du vrai savant), « ces noms de rivière, surtout *Mùrga* (attesté en Allemagne dès 675) et plus encore le latin *Morgus* (nom ancien du fleuve *Orco*) ne semblent pas pouvoir dériver de *mordere*. Il n'est cependant pas impossible que les formes dérivées de *mordere* et signifiant, à la fois, bouche et rivière se soient un jour rencontrées et confondues avec les autres formes plus anciennes, de même sens, et peut-être d'origine différente ».

Un dernier mot. Le sens actuel de morgue : « salle d'exposition des cadavres » remonte au XVII<sup>e</sup> siècle. A cette époque, le mot était aussi pris dans l'acception : salle d'identification des prisonniers. Or cette salle était à l'entrée de la prison; elle était comme « l'ouverture », « la bouche » par laquelle les prisonniers passaient avant d'être enfermés dans les cachots. Nous retournons, encore une fois, au sens premier.

#### « Je mettrais Paris dans mon Gand »

Récemment, notre aimable confrère Adolphe Hardy s'occupait du « mot historique » que l'on prête à Charles-Quint. Pour en contester, d'ailleurs, la vraisemblance.

Bornons-nous à faire observer que le calembour sur Gand, la bonne ville, et le « gant » qui protège la main est courant dès la fin du Moyen-Âge.

Jean Molinet, dans *le Naufrage de la Pucelle*, où il est fait allusion à la mort tragique de Marie de Bourgogne, s'exprime ainsi : « ... et n'avoit lors pour toute recuperation que un seul gand en main ».

Et, du même Jean Molinet, toute une pièce, — le *Jeu de Palme*, — que M. Noël Dupire date de *post* 1492, roule sur le jeu de mots en question. Eu voici la première strophe :

*Vous qui vollés d'honneur porter la palme  
Et querir bruit soubz le sceptre romain,  
Venés esbattre et jouer a le palme,  
Car l'archiduc d'Austrisse a Gand en main,  
Qui estoit dur, rude, fort inhumain,  
A la main gauche et de fâchon estroite,  
Mais aujourd'huy, sans attendre a demain,  
Est retourné à la bonne main droite.*

Lucien Dubech

Il est mort discrètement. Dans un monde que n'êmet plus guère le glas des bourdons. Mais l'humanisme le plus exquis perd, en Lucien Dubech, un de ses tenants les plus achevés.

On lisait, de lui, avec la même curiosité, le même plaisir d'élu- cidation, une chronique dramatique et un feuilleton sportif. Car, chose curieuse, cet habitué des « générales » et des « premières » hantait aussi la piste du stade. Des parfums chics que laissent, dans leur sillage, les « hirondelles » du boulevard ou de chez Molière, il passait à cette forte odeur de l'embrocation qui huile et fait plus souples les jarrets des coureurs, des sauteurs, des marathoniens. Parce que son idéal classique le rapprochait de la Grèce éternelle, il ne jugeait point indigne de son culte le plus fervent l'harmonie des corps sur l'herbe olympique, entre les mâts où flottent les drapeaux.

Lucien Dubech avait, pour démonter le mécanisme psychologique des trois actes, des mouvements d'une précision ravissante. Que d'auteurs dramatiques lui auront dû l'interprétation la plus sûre de ce qu'il eût fallu exprimer, entre cour et jardin! Nulle nouveauté ne lui répugnait. Mais il avait horreur des faux-semblants. Dans la lumière crue de sa critique sans condescendance, on voyait se dégonfler la tirade, couler le rimmel sur les cils de la vedette américaine, trébucher le comparse, le four devenir plus « noir ». Chaque semaine, dans *Candide*, Dubech, qui avait fait son choix, entretenait ses lecteurs des révolutions de son goût. Car qui dit classicisme ne dit point œillères. Ce qu'exigeait le critique de l'homme de théâtre, c'est cette probité qui n'abdique point devant les bravos du parterre. Reprendre la chronique de Dubech, c'est suivre la courbe — qui n'est point toujours montante, hélas! — des « étoiles nouvelles ».

Mais nous regretterons — aussi — le seul sportif (avec Montherlant) qui ait traduit, pour les contemporains, d'un Jesse Owens, d'un Maeki, d'un Prudent Joye, la noblesse d'un sprint, d'un record de l'heure, d'un championnat d'Europe.

## Chronique de la guerre

### LES PETITS PAYS

Un aspect de la guerre finno-soviétique n'a pas suffisamment attiré l'attention, et c'est la vigueur et les possibilités futures des petits pays, dont cette guerre témoigne.

Le miracle de la résistance finlandaise contre une supériorité écrasante a, naturellement, étonné le monde entier, mais une tendance s'est révélée visant à l'expliquer par des raisons purement négatives. C'est ainsi qu'on nous parle beaucoup du colosse aux pieds d'argile et on serait facilement porté à croire que le

cas est tout à fait exceptionnel — que malgré leurs masses, les Russes sont à ce point méprisables en tant que puissance militaire, que peut les battre quiconque s'oppose à eux. C'est vrai, en un sens, encore que d'une vérité peu reconnue jusqu'à ces derniers temps. Mais le côté positif des prouesses finlandaises est d'une portée bien plus grande que l'échec — qu'on eût dû prévoir — du lourd, indiscipliné et tyrannique appareil soviétique.

La Finlande est petite et peu peuplée. Connaissant, il est vrai, une belle tradition militaire. Mais dont un ardent patriotisme constitue la force principale. Pour un tel pays, la guerre n'a qu'un aspect — un seul — celui d'une lutte pour l'indépendance contre une tentative de domination étrangère. Aspect qui, plus que tout autre, définit la guerre juste, et qui autorise une formation militaire saine sans les maux inhérents au militarisme. Dans la mesure où la Finlande a résisté victorieusement à l'agression russe, il semblerait que, contrairement à l'opinion courante, les petites nations eussent un rôle important à jouer dans l'avenir de l'Europe; un rôle dont il ne sera pas aussi facile de les priver que d'aucuns se l'imaginaient.

Toutefois, avant de conclure de la sorte, il est bon de définir ce qu'est une petite nation et de voir si le cas de la Finlande n'est qu'exceptionnel.

Il est évident que les pays balkaniques, la Suisse, le Danemark et le Luxembourg sont à ranger d'emblée dans la catégorie des petits pays, tout comme les Etats baltiques, Lithuanie, Lettonie et Estonie. La Norvège et la Suède peuvent également y être jointes parce que ne comptant que des populations relativement peu nombreuses et ne possédant pas de colonies.

Mais que penser de la Belgique, de la Hollande, du Portugal et de leurs empires coloniaux? Il paraît indiqué de les ranger également parmi les petites nations, comparées aux grandes puissances, mais plus particulièrement encore à cause de leurs vies nationales très concentrées et parce que leur force ne menace aucun autre pays. La distinction entre les nations n'est donc pas avant tout une distinction entre les plus grandes et les plus petites en étendue et en population, mais plutôt entre celles qui possèdent un certain degré de force et de richesse — ou les deux à la fois — et celles qui ne l'atteignent pas. La Hollande, par exemple, possède un empire colonial vaste et riche, mais n'a ni la puissance militaire de l'Allemagne, ni la puissance financière de l'Angleterre.

Partant de cette notion de grandes et petites nations, nous voyons d'abord que la faiblesse de ces dernières consiste uniquement dans un manque de « qualités », distinctes des vraies valeurs de civilisation (quand elles ne leur sont pas opposées) et en second lieu que la différence est une différence de nature plus qu'une différence de degrés.

Le contraste est éclatant dans le cas particulier de la Finlande et de la Russie soviétique. D'un côté on trouve un haut patriotisme, une grande habileté militaire et une population qui ne dépasse pas la moitié de celle de Londres; de l'autre côté des gens où le cœur n'y est pas, quand ils ne sont pas en rébellion ouverte, une armée énorme mal formée et encore plus mal commandée, dans un pays où vit le tiers de la population de l'Europe. Si la *qualité* est à même — et elle le démontre en ce moment — de tenir en échec une pareille *quantité*, il est absurde de parler, comme on ne le fait que trop souvent de nos jours, des « petites » nations européennes comme si elles n'étaient plus qu'un anachorisme et de prétendre que l'avenir n'appartiendra plus qu'aux grands Etats. Et il est plus idiot encore de rêver à on ne sait trop quel super-Etat unique.

Tout, au contraire, plaide en faveur d'une direction opposée et l'épopée finlandaise a projeté une vive lumière sur le cours prochain des événements. L'une des raisons principales pour

Portez  
**la Joie!**  
dans les Cantonnements  
en offrant à  
votre soldat  
un  
**PHONO  
PORTATIF  
Columbia**  
N° 56  
FR. 395 



*Jac.*  
LES DISQUES  
**REGAL** { LES MOINS CHERS PARMIS LES DISQUES  
DE QUALITÉ PARFAITE —  
FR. 18 le Disque 25 cm. Double Face  
171. B<sup>RD</sup> M<sup>SE</sup> LEMONNIER 14. GALERIE DU ROI BRUXELLES

## Grande Maison de Blanc

Rue du Marché-aux-Poulets  
— BRUXELLES —



Fournisseur de la Cour

Spécialiste de la qualité  
au meilleur prix

BLANC

AMEUBLEMENT

TISSUS

Établissements **P. COLLEYE, s. a.**

GRANDE DÉCORATION  
SCULPTURE-STAFF  
AMEUBLEMENT  
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS  
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

## ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15.94.07

**Département A** Argenture et réargenture  
Chromage, nickelage, bronzage,  
cuivrage, etc.

**Département B** Meubles en tubes et en acier :  
tabourets, chaises, fauteuils,  
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-  
vents, écoles, colonies (Missions).

Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre

## DUPAIX

RUE DE LA TRIBUNE, 7. BRUXELLES

(Près du Sénat)

Spécialité de  
Costumes, Habits et Habits de Cour

## NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)

TÉLÉPHONE 100.32

Compte Chèques Postaux 305.812

A B C Code 5<sup>me</sup> et 6<sup>me</sup> Ed.

Registre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

## JOUETS

AVEC TOUT ACHAT D'UN TISSU TOOTAL

*exiger désormais  
ce bon de garantie*



... QUI CONSTITUE POUR VOUS UNE  
*protection totale!*

Non ! la garantie Tootal n'est pas un vain mot ni une vaine promesse. La qualité de nos tissus est telle que depuis toujours nous les vendons sous une garantie *formelle*. Afin de vous assurer une protection encore plus efficace, nous avons créé à votre intention, un «bon de garantie Tootal» imprimé en bleu, que le détaillant est tenu de vous remettre avec tout achat de tissu Tootal. Il est de votre intérêt d'exiger partout ce bon de garantie auquel vous avez droit.

*Les tissus*

**TOOTAL** MARQUE DÉPOSÉE

SONT FORMELLEMENT

*garantis!*

TOBRALCO ◊ TARANTULLE ◊ TISSUS ANTICHIFFONNABLES TOOTAL :  
LYSTAV - TOOTAMA - ROBIA ET TOILE DE LIN TOOTAL ◊ AUTRES  
PRODUITS TOOTAL : TISSUS D'AMEUBLEMENT, CHEMISES ET CRAVATES  
TOOTAL ◊ ROBES ET BLOUSES CHESRO ◊ MOUCHOIRS PYRAMID

TOOTAL — 18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles

lesquelles l'Angleterre et la France se battent est précisément le maintien de l'intégrité des « petits » Etats. Et le principe qui se trouve à la base de cette politique est à chercher dans la composition traditionnelle de l'Europe. Les unités nationales résultèrent de l'Empire romain, et par leur nombre, leur variété, leur densité dans l'ossature européenne ils firent la vigueur de notre civilisation occidentale. Leur véritable caractéristique n'est pas la petitesse; elle réside plutôt dans le fait de posséder une entité et une vie politique aux proportions raisonnables. Dans ces pays la tendance nationale a fortement réagi contre l'internationalisme, le communisme, etc. Et c'est là un symptôme de leur volonté de retourner à un état de choses naturel à notre Continent. Un petit Etat capable de se nourrir et de se défendre est un bienfait pour l'Europe. Que s'il a besoin d'être assisté, dans ces domaines, c'est par des unions avec d'autres Etats, et non pas par l'absorption dans une puissance dominante, que la paix et la vitalité future de l'Europe se trouveront servies et assurées.

### LES OPÉRATIONS

La deuxième concentration de troupes allemandes sur les frontières hollandaise et belge n'a donc pas conduit à ce qu'elle pouvait faire craindre. Il est possible ou probable que la décision de ne pas attaquer fut due à la découverte de documents saisis sur un officier prussien parti en avion avec un collègue et qui, s'étant égaré dans la brume, fut contraint d'atterrir en territoire belge.

Il est possible aussi, et même plus probable, qu'une attaque immédiate n'était pas envisagée. L'Allemagne a tout intérêt de tenir en haleine les neutres, aussi bien que les belligérants, et elle peut le faire tant qu'elle conservera l'initiative. Mais qu'elle ait eu ou non, l'autre jour, l'intention d'attaquer — deux mois après sa reculade du début de novembre — voici le certain, et un certain hautement instructif : l'Allemagne a concentré un bien plus grand nombre de divisions motorisées à la frontière belge qu'à la frontière hollandaise. Il est clair que les Alliés étaient très renseignés sur ces concentrations avant la découverte des documents secrets en question. Mais ces renseignements étaient naturellement sujets à critique et à doute comme le sont tous les renseignements fournis par des prisonniers et des espions. Les renseignements donnés par les documents saisis sont, eux, positifs, directs et détaillés. Nous savons maintenant que l'ennemi, ne doutant plus de l'intention du roi des Belges, non seulement de défendre son pays contre l'invasion, mais encore d'attaquer en flanc toute invasion de la Hollande méridionale, s'est décidé à faire porter son effort principal sur la Belgique, si jamais il se décidait à agir par là...

Nous connaissons les risques de l'opération. L'Allemagne ne peut tourner la ligne Maginot sans se rendre maîtresse de deux lignes défensives très organisées : le canal Albert d'abord et plus loin la frontière franco-belge. Et, renforçant le tout, l'obstacle de la Meuse entre les deux. Impossible d'opérer un large mouvement tournant sur un front étroit. Impossible d'employer les grandes masses dont les Allemands ont besoin s'ils risquent la partie, sans une chance raisonnable d'une large brèche dans la défense ennemie. Et l'Allemagne ne peut se contenter d'une avance à travers le Luxembourg seul; il lui faut donc traverser toute la Belgique si elle veut en finir sur le front occidental cette année. Elle a voulu d'abord atteindre la mer à travers la Hollande pour y établir des bases aériennes et sous-marines contre l'Angleterre. La fermeté et l'intelligence du roi des Belges ont empêché cela il y a plus de deux mois.

D'autres voies restent évidemment ouvertes à l'Allemagne. L'Europe orientale. Tenter de « tourner » le blocus anglais en

agissant contre la Scandinavie avec l'aide des Russes. Et encore la possibilité, un peu en désespoir de cause, d'une attaque sur le Haut-Rhin. Il lui reste même, comme une sorte de vision wagnérienne, une invasion de l'Angleterre, couverte par une aviation qui aiderait l'envahisseur à établir des têtes de pont au delà de la mer du Nord sur notre côte orientale, et qui couvrirait les convois ultérieurs.

Mais ce n'est là que de l'imagination. Certes, si l'Allemagne pouvait nous envahir, elle l'emporterait d'un coup. Mais le *si* est d'une telle taille qu'il peut bien inspirer des rêves ardents à Berlin, mais sans causer une anxiété bien grande à Londres.

Reste une dernière hypothèse qu'il faut conserver bien présente à l'esprit, car elle couvre la politique la plus raisonnable : celle d'une Allemagne ne bougeant pas, restant « tendue » jusqu'à l'épuisement des ressources de ses adversaires et peut-être jusqu'à l'écroulement nerveux de l'Occident civilisé.

Quant à l'épuisement de nos ressources, l'Allemagne les a certes déjà grandement endommagées et son travail forcé (toujours accepté là-bas encore que l'ancien enthousiasme n'y soit plus) handicape lourdement nos méthodes financières capitalistes. Et quant à l'usure morale, à l'épuisement nerveux, l'Allemagne possède l'avantage de la sécurité servile parmi son prolétariat, comparée à notre insécurité libre. Le prolétariat français des villes industrielles et des moyens de transport n'est qu'une minorité, mais une minorité formidable. Notre prolétariat anglais constitue, lui, une majorité écrasante et son mécontentement, causé par l'insécurité d'emploi et donc de subsistance suffisante, est un des facteurs principaux de notre problème militaire.

Il semble qu'en ce moment le gouvernement allemand paraît vouloir maintenir la tension aussi longtemps que possible, sans tenter une décision. N'oublions pas que les Allemands ne dépensent que la moitié de ce que dépensent les Alliés. Ils coulent nos bateaux sans que nous n'ayons rien de spectaculaire à opposer. Plus longtemps ils maintiendront cette situation, et plus ils compteront sur notre épuisement.

HILAIRE BELLOC.

---

## Bernard de La Sale

### aventurier gascon

### et artisan du Grand Schisme (1)

---

Nostradamus connaît et cite la famille. Le blason de Bernard (ou Bernardon), dit « Chicot », le père d'Antoine de La Sale, se lisait ainsi : « Losangé d'argent et de gueules au chef d'argent chargé d'un losange d'azur, accosté de deux lézards affrontés de sinople. »

Ce Bernard est un chef de bandes, originaire du diocèse d'Agen, sur les frontières de la Guyenne et de l'Armagnac. Froissart qui, de son voyage à la cour de Gaston Phoebus, comte de Foix, garde une prédilection pour les Gascons de toutes les Gascognes, a entendu parler de ce « fort et subtil eschelleur ». Il le comparerait volontiers à un chat, tant le Bernardon montre d'agilité à escalader les remparts des bonnes villes.

Aux toutes premières pages du *Saintré*, Antoine de La Sale, qui étale un peu indiscrètement une érudition de seconde ou de

(1) D'un livre sur *Antoine de La Sale* que prépare notre collaborateur et ami Fernand Desonay, nous publions ce curieux chapitre où est mis en lumière le rôle singulièrement décisif d'un routier chef de bandes dans l'histoire du Grand Schisme d'Occident.

troisième main, rappelle que les Romains « honnouroient de couronnes ceulz qui faisoient les grans vaillances d'armes, si comme celui qui passoit premier le fossé ou le pallis de l'ost aux ennemis estoit couronné de la couronne valere, et celui qui premier montoit sur le eschielle et sur les murs a l'assault d'une cité ou chastel ou ville estoit couronné de la couronne murale ». Ne faudrait-il point faire intervenir, ici, le souvenir autrement personnel d'une « aptise d'armes » qui, sur le blason des La Sale, avait jeté un fabuleux éclat? C'était au siège de Clermont en Beauvaisis (1359). Jean de Grailly, captal de Buch, désespérait de forcer des murailles aussi hautes. Bernard s'offre à tenter l'escalade. Et, avec quelques gaillards décidés comme lui et comme lui acrobates, s'aidant de cordes et crochets et de leur volonté tendue, les Méridionaux hardis enlèvent Clermont l'imprenable.

Ce captal de Buch est un partisan dévoué de la cause anglaise. Bernard, pendant la première partie de son existence aventureuse comme un roman de cape et d'épée, servira, à son tour, l'Anglais.

Mais des trêves ont été conclues à la Charité-sur-Loire (1364) entre Philippe le Hardi, le jeune frère du roi de France, et les routiers. Pour un Bernard de La Sale, le mot est vrai du Cid Campeador : « Et mes repos sont mes combats. » C'est en Espagne, précisément, qu'il suivra du Guesclin, « Claquin le bon Breton » de la Ballade des Seigneurs. Il s'agit de renverser de son trône castillan Pierre le Cruel. Ainsi rebondit, au rythme des marches et embuscades, des « durs rencontres et fors assaus, des fieres batailles et tous autres maniemens d'armes » (Froissart), la vie risquée du condottiere.

Or la guerre s'est rallumée de ce côté-ci des Pyrénées. Charles V a rompu l'humiliant traité de Brétigny. Comme le délai de trois ans est expiré que fixait l'accord-trêve de la Charité, Bernard n'hésite pas une seconde : il remet son épée au service des Godons. Et il a l'heureuse fortune de capturer, au château de Belleperche en Bourbonnais, la princesse Isabelle de Valois, la propre belle-mère du roi régnant Charles V. Beau prétexte à grosse rançon ! Isabelle restera prisonnière jusqu'en 1372. Dans l'entre-temps, et pour se maintenir en forme, Bernard et ses amis « escellent » maint bourg du Quercy. La ville de Figeac doit rendre ses clefs (14 octobre 1371). L'exploit est d'importance. Voici Bernard fait chevalier, sur la brèche même. Il portera le titre de « capitaine de la ville de Figeac pour messeigneurs le roi d'Angleterre et le prince d'Aquitaine ».

Sur les mœurs fort peu douces des gens de guerre en cette seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, c'est toujours Froissart qu'il faut consulter.

Les routiers s'appellent aussi les « brigans ». Mais ce synonyme ne doit pas à l'étymologie l'acception fâcheuse qu'il comporte désormais. Un brigand, tout comme un routier, c'est celui qui fait partie d'une brigade, d'une bande, d'une troupe (en ancien français : « route »). La plupart de ces bandes sont achetées par l'or anglais : la cavalerie Saint-George, déjà ! Et c'est pourquoi le bon peuple des campagnes se signe en parlant des « Anglais ». En réalité, ces redoutables mercenaires se recrutent surtout en Bretagne et au pays gascon.

Redoutables par l'arrogance qu'ils mettent à vivre sur le plat pays qu'ils désolent. Dès qu'un château est tombé entre leurs mains, par assaut ou bien par surprise, c'est, fraîche et joyeuse, la vie de bombance et de grosses joies. A-t-on réussi à les déloger, ils vont se fortifier ailleurs, où ils recommenceront leurs pillages et exactions. Témoin ce Mérigot (ou Aymerigot) Marchès (forme limousine de Marquis), chef d'une bande de bâtards fameux, compagnon de Geoffroy Tête-Noire et de Perrot le Béarnais, et qui, après avoir écumé une série de places fortes, finit par se faire prendre par son cousin germain Tournemire; amené à Paris pour son procès, le traître à la couronne de France eut la

tête tranchée, « et puis fut esquarteré, et chascun des quartiers mis et levé sur une estache (poteau) aux quatre souveraines portes de Paris ». Ainsi conclut Froissart un des chapitres les plus vivants de sa chronique.

Si nous nous attardons quelque peu à la période « anglaise » du routier Bernardon, c'est que ce farouche climat d'aventure pour l'aventure explique déjà, en bonne partie, l'hérédité d'Antoine coureur de grands chemins. Son âme mousquetaire, l'auteur du *Petit Jehan de Saintré* la doit quasiment toute à l'auteur de ses jours. L'on ne résiste guère au plaisir de citer cette page de Froissart et de « haulte gresse » où chante la chanson, qu'un Hugo eût aimé mettre en vers, des aventuriers de Limousin : « Comment estions nous resjouis quant nous chevauchions a l'aventure, et nous povyons trouver sur les champs ung riche abbé ou ung riche prieur ou ung riche marchand ou une route (troupe) de mullets de Montpellier, de Nerbonne, de Limous, de Fougens, de Beziers, de Carcassonne ou de Thoulouse, chargiés de draps d'or ou de soye, de Bruxelles ou de Moustier Viller (Montivilliers, Seine-Inférieure; ses fabriques de drap étaient célèbres; Antoine de La Sale, dans le *Saintré*, parle d'« un fin gris de Moustier Viller ») et de pelleterie venant des foires du Lendit ou d'ailleurs, ou d'espiceries venans de Bruges, ou d'autres marchandises venans de Damas ou d'Alexandrie ! Tout estoit nostre, ou raenchonné a nostre volenté. Tous les jours nous avions nouvel argent. Les villains d'Auvergne et de Limosin nous pourveoient et amenoient en nostre chastel les blés et la farine, le pain tout cuit, l'avoine pour les chevaulx et la litiere, les bons vins, les buefs, les moutons, les brebis, tous gras, et la poulaille et la vollaille. Nous estions estoffés comme roys » !...

Ah ! oui, la belle et facile existence ! Avoir son pain cuit, détrousser les marchands, écheller les bourgs : Bernard de La Sale routier et capitaine, en quinze ou seize années d'étonnantes prouesses, a bien mérité une citation d'honneur au rôle des brigands « anglais » qui, de l'Adour à la Loire et du Comtat Venaissin à la Normandie, dévastaient la France.

\* \* \*

Mais quelque autre avatar va nous le montrer, à partir de 1375, soldat du pape et — peut-on le dire — un des principaux artisans du Grand Schisme.

Antoine de La Sale, dans le curieux récit qu'il fait de sa visite à la montagne et à la grotte de la Reine Sibylle, ouvre comme une parenthèse sur l'histoire des papes et la chronologie du schisme de l'Eglise. Il est, d'ailleurs, revenu sur cette question, qui paraît lui tenir au cœur, dans un autre passage de la *Salade* : les *Genealogies* (sic) et *Cronicques abregées du royaume de Sicile*; mais, en cet endroit, sa mémoire est souvent défaillante. Suivons plutôt le texte du *Paradis de la Reine Sibylle*, texte relativement précis et conforme à la vérité historique, n'était la confusion d'un « Urbain de Limozin » avec Grégoire XI : en fait, le dernier pape français considéré comme pontife légitime par les Romains, successeur d'Urbain V et *originnaire du Limousin*, est Grégoire XI, qui régna de 1370 à 1378.

C'est ce Grégoire XI qui, dès 1375 et alors qu'il réside encore en Avignon, prendra Bernard à gages. Et l'on comprend qu'Antoine, qui aura entendu parler des états de service paternels, se soit expliqué à deux reprises sur les rétroactes fort embrouillés du schisme d'Occident.

Bernard de La Sale a été envoyé en Italie et mis à la disposition du belliqueux cardinal Robert de Genève. Ses routiers — Gascons et Bretons — poussent le cri de guerre : « Vostre merci, Charles et Yves ! » (les deux derniers saints de chez eux canonisés). Il s'agit de réprimer les menées des Visconti et de châtier comme

il convient la République de Florence, qui est entrée dans la voie de l'antipapisme, voire de l'anticléricalisme, et qui a rallié autour de sa bannière toute une Ligue fort remuante. Comme aux plus beaux jours de la campagne du Quercy, l'épée du condottiere fait merveille. Au demeurant, les soudards ne mènent point la guerre en dentelle : des massacres comme celui de Césène (février 1377) hâtent la soumission des Marches insurgées. Cependant, Bernard, qui a la fidélité dans ses cordes, voue à Robert de Genève une sorte de religion.

Or, Grégoire XI décédé, Robert de Genève brigue la tiare.

Mais voilà que seize cardinaux — dont quatre Italiens seulement — élisent, au Château-Saint-Ange, les 7 et 8 avril 1378, un Napolitain : Barthélemy Prignano, archevêque de Bari. Antoine de La Sale, quand il raconte ces événements qui font un peu partie des fastes de sa maison, a bien soin de nous dire que ce conclave n'agit de la sorte que sous la pression des Romains, lesquels voulaient un pape de chez eux ou à tout le moins italien (« par la fureur du peuple de Rome, qui en armes entra dedans le conclave des cardinaux, disant que tous estoient mors se ilz ne faisoient pappé qui fust rommain ou au moins ytalien »). Et il est bien vrai que la populace avait envahi le Château-Saint-Ange avant que l'affaire ne fût tout à fait terminée et que cette élection de l'archevêque de Bari avait dégénéré en une pitoyable tragi-comédie.

L'élu a été couronné; il a pris le nom d'Urbain VI. Or la tiare le conseille mal; il ne saura point raison garder. Sainte Catherine de Sienne, plus passionnée que prudente, l'encourage véhémentement à réformer les vices du clergé et à s'entourer d'une « brigade de saints ». Mais les cardinaux conclavistes ne sont pas des saints; ils n'ont pas fait vœu de pauvreté, et la prétention du nouveau pape de réduire leurs bénéfices les ulcère. Dans le courant des mois de mai et juin, sous prétexte de fuir la canicule proche et de se rendre en villégiature, les citramontains quittent, l'un après l'autre, Rome pour Anagni : les Français, d'abord, puis l'Espagnol Pierre de Luna et Robert de Genève.

Ce dernier, qui songe toujours à l'anneau du pêcheur, sent qu'il doit appuyer ses prétentions par les armes. Sur son ordre, le camerlingue Pierre de Cros fait signe au fidèle Bernardon. De Viterbe, où il campe avec deux cents lances, notre soudard s'ébranle vers le Sud. Urbain VI, averti, a beau lui opposer des troupes bien supérieures en nombre : fonçant comme un taureau, le fougueux Agenais remporte (16 juillet), sur le Teverone, au Ponte Salaro, à une lieue de la Ville éternelle, une victoire dont les conséquences historiques sont proprement incalculables. N'est-ce pas de là que date véritablement le Grand Schisme? Robert de Genève et les cardinaux d'Anagni, s'ils eussent été abandonnés, la face du monde eût été changée...

Les 2 et 9 août, en effet, les treize cardinaux protestataires et le camerlingue annulent leur décision antérieure et, prétendent-ils, extorquée; et, ayant gagné à leur cause les trois Italiens (le quatrième — le vieux Tebaldeschi — était mourant), ils convoquent, à Fondi, un conclave rectificatif qui élira, le 20 septembre, sous le nom de Clément VII, Robert de Genève — précisément.

Clément VII finira ses jours en Avignon, reconnu par le roi de France, les rois d'Écosse et de Castille, Pierre de Lusignan, la Lorraine, la Savoie, la Bourgogne; tandis que l'Italie centrale surtout (l'Italie méridionale et, dans le Nord, voire dans le Centre, pas mal de citadelles ou factions étaient « clémentistes »), l'Angleterre, la Flandre, l'Allemagne, les souverains scandinaves, la Pologne, la Bohême, la Hongrie se rallient à Urbain VI, que défend toujours *unquibus cum rostro* l'intrépide Catherine de Sienne.

Pour en revenir aux lendemains immédiats de l'élection de

Fondi, facilitée par la victoire du Ponte Salaro, Bernardon n'aurait pas obligé un ingrat. Clément VII, qui veut le récompenser de ses hauts faits, lui accorde (bulle du 28 décembre 1378) les castels de Mornas et de Caderousse, dans le Comtat Venaissin; et comme son dévoué mercenaire ne peut entrer tout de suite en leur possession, il lui propose, à titre d'échange, l'important fief de Malaucène. On cite même ce trait touchant : notre Gascon étant tombé malade, le pape en personne veille à ce qu'il puisse boire du vin de son pays. D'autre part, nous savons que Bernard de La Sale fut autorisé à avoir dans ses bagages un autel portatif, à faire célébrer la messe avant l'aurore et les offices divins dans des lieux frappés d'interdit. A parler franc, ces pieuses licences devaient laisser de glace le cœur de maint brigand.

La suite des opérations entre Clémentistes et Urbanistes allait, par contre, réserver aux Bretons et Gascons de sanglants revers. La journée de Marino (30 avril 1379) fut un désastre : les chefs captifs, les étendards renversés dans la poussière. Pourtant, quelques jours auparavant, Bernardon, à la tête de ses cavaliers, avait poussé un raid hardi vers Rome : à la faveur de la surprise et des ténèbres, il s'en fallut de peu qu'entré par la Porte Saint-Jean, il ne débloquent le Château-Saint-Ange que tenaient encore, pour Clément VII, deux capitaines dauphinois.

Urbain VI triomphant dans l'Italie centrale, notre condottiere va-t-il jeter le manche après la cognée, déposer les armes? Ce serait bien mal le connaître. D'ailleurs, les vicissitudes de la compétition politique en Italie méridionale vont lui offrir l'occasion, sinon de nouveaux exploits, de nouvelles campagnes, d'un nouveau service.

\* \* \*

Le royaume de Naples est devenu, entre la reine Jeanne première du nom et Charles de Duras (ou de Durazzo), son neveu, objet de querelle. Cette reine Jeanne en était à son quatrième mari : Othon de Brunswick. Le royaume en litige se trouvant sous la suzeraineté du Saint-Siège, on comprend fort bien que les deux papes rivaux — Urbain VI et Clément VII — éprouverent le besoin d'intervenir. Urbain se prononça pour Charles de Duras; tandis que l'ex-cardinal de Genève, le protecteur et le patron de Bernardon, soutenait la reine Jeanne, laquelle, dès le 20 novembre 1378, s'était solennellement ralliée à l'élu de Fondi.

Après avoir dû céder, un moment, à l'opinion napolitaine qui se proclamait urbaniste (et la déroute des mercenaires à Marino n'avait pas été étrangère à ce revirement), Jeanne redevint l'âme du parti clémentiste. Mais, en même temps et pour éliminer Charles de Duras, elle se tournait vers un prince français : vers Louis d'Anjou.

Ce dernier avait toujours rêvé d'une descente en Italie. Précisément, il venait de traiter, avec Clément VII, réfugié en Avignon, un arrangement ténébreux qui aliénait, en somme, sous la promesse d'une intervention angevine par les armes, une grande partie des possessions italiennes du Saint-Siège (le fameux royaume d'Adria).

Antoine de La Sale a tort d'écrire, dans ses *Généalogies et Chroniques*, qu'il convint « a madicte dame (la reine Jeanne) » de quitter Naples pour « soy retraire en Prouvence ». En réalité, la reine de Naples va se contenter d'envoyer en Avignon, comme négociateur, le comte de Fondi. Et parce qu'elle redoute de plus en plus Charles de Duras et la maison de Hongrie, parce qu'elle ne peut guère compter sur le clémentisme des Napolitains, parce que, malgré ses quatre épousailles et les nombreux amants qu'on lui prête, elle n'a pas eu d'héritier mâle, elle se déclare toute disposée à reconnaître pour son fils adoptif et successeur Louis d'Anjou, l'allié de Robert de Genève. La manœuvre est signée : signée du prince des lis et du pontife avignonnais, les

prétentions de l'un secondant l'ambition de l'autre. A dater de cette ambassade, les Anjou n'auront de cesse qu'ils n'aient occupé Naples la Belle. Et l'aventure se terminera pour eux — mais beaucoup plus tard — le plus mal du monde...

Pour Jeanne aussi. Las! sans tarder. La guerre contre Charles de Duras éclate en 1380, c'est-à-dire moins de deux mois après l'expédition des actes qui assuraient la succession de Sicile au second fils de Jean le Bon. Le « Hongrois » ne manque ni de troupes, ni de renom. Débouchant du Frioul, il conquiert Arezzo et fait à Rome une entrée triomphale. Le voilà donc celui qu'attendait Catherine de Sienne, le rempart valeureux et victorieux de la papauté légitime! Urbain VI l'ayant investi du royaume de Sicile, il portera, l'année suivante, son attaque directe contre Naples. Malgré les efforts d'Othon de Brunswick, qui tient la campagne, la ville capitale tombe aux mains du jeune prétendant. Après un long mois de siège au Castel Nuovo, la malheureuse reine Jeanne doit perdre l'espoir de voir arriver par la mer les galères provençales envoyées à son aide : force lui est de se rendre à l'implacable neveu. Ce compétiteur avait l'âme d'un bourreau. « Au chastel de Mur en Baselicat », s'il faut en croire la chronique d'Antoine de La Sale, il fit étouffer « entre deux cointes (couvertures) de plume » la tante qui l'avait élevé. Jeanne fut mise au tombeau à Sainte-Claire de Naples.

Et Bernard? Bernard — le tournant est décisif dans l'histoire des La Sale — s'est laissé entraîner, par voie d'alliance et de fidélité, il faut le dire, en plein sillage angevin. Les amis de nos amis sont nos amis. Parce que Clément VII patronnait Jeanne de Naples, parce que Jeanne avait demandé la protection de Louis d'Anjou, l'ancien partisan des Anglais, qui vient de combattre, sans succès d'ailleurs, sous les bannières d'Othon de Brunswick, va vouer le meilleur de lui-même à un prince des lis. Commence une période de longs services et offices. Antoine de La Sale, servant et officier pendant un demi-siècle de la cour angevine, recueillera pieusement l'héritage.

Son épée, Bernardon l'offre à Louis d'Anjou dès l'arrivée — enfin! — des troupes française sur les terres de Naples (17 septembre 1382). Car, après de longues et pénibles tergiversations, l'allié de Clément VII s'est résolu à franchir les Alpes. Avec Amédée VI, comte de Savoie, dit le Comte Vert, il a réuni une armée nombreuse : 80.000 et peut-être 100.000 hommes, dont 60.000 cavaliers. L'expédition musarde en route. Louis d'Anjou ignore encore la mort tragique de sa mère adoptive, quand il foule le sol du royaume qui lui a été dévolu.

Charles de Duras est, autant que cruel, astucieux. Il amuse son adversaire par des projets de combat singulier en champ clos. Pendant ces négociations sans cesse interrompues, on piétine; le climat de l'Italie méridionale exerce sur les Français son effet débilant. D'autre part, la flotte clémentine, qui doit épauler les opérations de l'armée de terre, a perdu le contact. Tout cela manque d'allant, de coordination. Un mal mystérieux désole les tentes angevines et savoyardes. Le Comte Vert y succombe (1<sup>er</sup> mars 1384). Sans qu'il ait subi de défaite par les armes, mais sans qu'il ait réalisé son rêve, Louis d'Anjou, prétendant malheureux, meurt d'un refroidissement compliqué d'angine gangreneuse, dans la nuit du 20 au 21 septembre 1384. Il a eu tout loisir de faire deux testaments. Il rappelle, dans un codicille, le supplice ignominieux de la pauvre reine Jeanne (« *suffocationis exitio crudelius est precepta* »). Mais il ne renonce pas, pour ses descendants, pour sa lignée, au trône convoité. La guerre de Naples n'est pas finie.

La réputation militaire de Bernard — il est temps d'y revenir — n'a point trop souffert de cette campagne sans gloire. Il reste, outre les monts, le vainqueur du Ponte Salaro. On continue à le tenir, en Italie, pour un foudre de guerre : « le second Annibal ».

Faut-il croire, avec son biographe Paul Durrieu, que Bernabó

Visconti lui aurait accordé la main de sa fille naturelle Ricciarda? Auquel cas, notre « Chicot » serait devenu le beau-frère du trop fameux Jean-Galéas.

\* \* \*

Nous l'allons retrouver en Provence, dans les milieux avignonnais. C'est là que n'a pas cessé de résider Clément VII. C'est près de Clément VII que Marie de Blois, veuve de Louis I<sup>er</sup> d'Anjou, cherche les concours nécessaires; car, mère admirable et souveraine par le cœur, elle n'a pas abandonné l'espoir de venger son défunt mari. Pour exécuter ses volontés testamentaires, pour assurer la possession de la Provence et conquérir le trône de Naples à leur fils chéri Louis II, elle n'épargnera ni son temps, ni ses peines.

Bernard est, sur son échiquier, une pièce maîtresse. Encore faut-il payer ses services. Le chef de bandes ne peut enrôler ses routiers, ses « brigands » qu'à prix d'or. D'interminables pourparlers s'engagent. On tombe difficilement d'accord. Sur une grosse somme : 40.000, puis 60.000 florins. Aux termes d'un arbitrage, Clément VII en verserait, pour sa part, 36.000.

La promesse fut-elle tenue? Rien n'est moins sûr. Nous savons, par une pièce de la chancellerie pontificale, que, le 12 septembre 1390, soit plus de cinq ans après les conventions passées, Bernardon en était encore à recevoir de ridicules acomptes de 500 florins! D'autre part, un autre document nous atteste que notre Gaston, qui n'est point intéressé malgré les hasards et obligations de son rude métier, avait déjà avancé à Louis I<sup>er</sup> une partie des fonds nécessaires pour l'expédition de Naples : « ... *in recompensationem diversarum pecuniarum quantitarum, multa florenorum milia constituentium, in quibus quondam inclitum principem dominum et avum nostrum reverendissimum, Ludovicum primum, ... magnifico militi armorum strenuo, capitano Bernardo de Sala, ipsius Anthoneti genitori, prelexu servitorum sibi cum gentibus armorum in conquesta dicti Sicilie regni prestiturum, etc.* » La citation est extraite d'un acte du 16 décembre 1436, par lequel le roi René confirme à Antoine de La Sale l'usufruit du château de Séderon qui lui a été concédé par Louis III. Et l'on peut voir que les Anjou ont, du moins, très vif le sentiment de la reconnaissance, puisque le petit-fils du très désargenté Louis I<sup>er</sup> n'oublie pas l'aide pécuniaire que voulut apporter, un demi-siècle auparavant, à la dynastie aux abois, le valeureux « Chicot ».

Qu'il ait touché ou non la solde promise à ses hommes d'armes, Bernardon, impatient de reprendre la campagne, va mettre le siège devant Tarascon, où s'agitaient des rebelles : ceux que le Journal du fidèle Jean Lefèvre, évêque et chancelier de Marie de Blois, appelle des « malfaiteurs ».

Mais la vie guerrière n'a jamais distrait le héros des jeux de l'amour. L'histoire est éternelle de Mars et de Vénus. Roman de cape et d'épée, disions-nous. Ce n'est pas assez dire. Et la figure à peine entrevue d'une fillette provençale met dans cette existence aventureuse un rayon doré.

Nous ne savons guère d'elle que son nom : Perrinette Damendel. Bernard, qui n'est plus un tout jeune homme, l'aura connue dans « la comté de Provence ». C'est de la comté de Provence que se déclare originaire le fils qui devait naître de leurs rapides amours. Peut-on préciser davantage et dire, par exemple, — on l'a fait, — qu'Antoine a vu le jour dans la région arlésienne, non loin de Saint-Rémy?... Nous n'avons nul autre recoupement que ce siège de Tarascon. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il est possible, désormais, de fixer la date de naissance.

\* \* \*

Cette date a été longtemps controversée. On adoptait, en général, 1388. Tout en reconnaissant que, cette année-là, Bernard

le condottiere n'est plus de ce côté-ci des Alpes : il est reparti pour l'Italie, où il vivra quatre peu reluisantes années de brigandages et coups de main, à l'été de 1385.

En fait, nous possédons un texte d'Antoine de La Sale en personne, texte qui, touchant la date de naissance, me paraît suffisamment clair.

L'an 1451, La Sale est devenu précepteur des trois fils — Jean, Pierre et Antoine — de Louis de Luxembourg. A leur intention, il vient d'achever un lourd traité pédagogique qu'il intitulera, par un jeu de mots puéril et allégorisant, *la Sale*. Nous possédons, à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, un manuscrit de *la Sale* qui porte des traces de corrections autographes. Or, dans l'épître dédicatoire de ce manuscrit (B. R. 10.959), Antoine fait une allusion précise, quoique indirecte, à son âge. Ne nous avoue-t-il pas qu'il s'est « delitez (qu'il a pris plaisir) a faire ce present livre », à l'âge de 63 ans, en la 49<sup>e</sup> année de son premier service? Détail curieux : le mot *premier* est ajouté, sur le manuscrit, de la propre main d'Antoine.

Et pourquoi La Sale s'est-il mis en tête de compiler un second traité d'éducation de princes (il avait déjà à son actif, si l'on ose dire, l'indigeste *Salade*)? Tout simplement, — il l'avoue sans ambages, — « pour eschiver ce tresperilleux pechié de occieusete (oisiveté) » et, aussi, pour se guérir d'une crise de « merencolie ». N'accordons pas, contrairement à ce qu'a fait M. Coville, une trop grande importance à la première de ces deux allégations. Eviter le péché d'oisiveté est, en langage d'épître dédicatoire, comme une clause de style. C'est déjà ainsi qu'Antoine introduit *la Salade* : « pour eschiever oysiveté, qui est de Dieu tresdefendue ». Rien ne nous autorise donc à dire, avec M. Coville, qu'« il lui est survenu quelque chose qui l'empêche de s'occuper comme il le faisait jusque-là ». Rien, surtout, ne nous permet de conclure à tel accident ou infirmité physique. Mais j'insiste, pour ma part, sur la crise de neurasthénie.

C'est que, très peu de temps (*novissime*) avant le 19 juin 1448, Antoine avait dû quitter, après un demi-siècle — presque — d'excellents et loyaux services, cette famille d'Anjou que son père Bernard avait été amené à soutenir dans sa querelle napolitaine. Or le roi René, qui est fort occupé à ce moment par des travaux de fouilles en Provence, ne lui avait remis, en guise de remerciement, que 100 florins d'or — ce qui fait chiche. D'autre part, la lettre d'adieu, datée de Tarascon, appelle simplement Antoine « notre écuyer et familier » — ce qui contraste assez péniblement avec les expressions louangeuses et presque hyperboliques (*vir nobilis et egregius... consiliarii et fidelis nostri dilecti... digno et benemerito*, etc.) des années précédentes. La séparation aura été froide. C'est ce qui navre le vieux serviteur, ce qui le rend tout plein de « merencolie »...

Nous en savons assez : il n'est plus que de faire une soustraction. Les 63 ans d'âge, les 49 années de « premier » service, nous les retrancherons, non pas de 1451, qui est la date d'achèvement de *la Sale* (ainsi qu'on peut le lire dans l'épître dédicatoire : « *achevé et parfait...*, le XX<sup>e</sup> jour du mois d'octobre, l'an de Nostre Seigneur mil CCCC cinquante et ung »), mais de 1448, date de la crise de mélancolie et de la mise en train de cette compilation de longue haleine.

Dès lors, toute une chronologie, jusqu'ici hésitante, se précise. Antoine est né, sous le ciel de Provence, en 1385 ou 1386, selon que nous retranchons, de 1448, 62 ou 63 (car le texte du manuscrit de Bruxelles dit : « ou LXIII<sup>me</sup> an de ma vie »). Nous voici parfaitement d'accord avec ce que nous avons appris du séjour en deçà des Alpes de Bernardon le père.

Ici, licence doit être donnée à l'imagination, plus belle — et, souvent, tout aussi vraie — que les données d'archives. Ce Bernard ou Bernardon, dit « Chicot », dit le « second Annibal », n'en est pas à sa première aventure. On lui prête plusieurs

bâtards. Une fille naturelle de Bernabò Visconti — je l'ai signalé — lui aurait engagé sa foi. Mais les filles d'Arles ont, bien avant l'héroïne d'Alphonse Daudet, la réputation d'enjôler les capitaines. Quand on « eschelle » les bonnes villes en deux temps et trois mouvements, la conquête d'une Perrinette rieuse n'est pas de celles qui exigent bien savantes manœuvres. Tout nous laisse croire qu'Antoine, fils de la Provence et de l'amour, a été conçu, par ce Bernardon au sang chaud, dans une de ces étreintes que les habitudes du routier faisaient volontiers sans préambule...

\* \* \*

Arrêtons-nous. Sur le berceau de l'enfant naturel plane déjà le signe de l'aventure. L'hérédité n'explique pas tout. Et elle ne suffirait jamais à rendre compte du génie. Mais il n'était pas inutile, sans doute, de retracer le destin de Bernard — comme un roman. Qu'Antoine, le dernier serviteur de la chevalerie expirante, se soit souvenu toute sa vie d'un héritage que son père de hasard lui avait inoculé dans le sang, maints passages en rendent témoignage d'une œuvre que nous avons eu l'occasion d'alléguer plus d'une fois. Mais la bonne race qui ne peut mentir, c'est surtout dans la quête des émotions aventureuses qu'elle parlera haut, chez Antoine. L'homme de plume dont il fut contraint d'accepter le lot, sur le tard, n'a jamais réussi à oublier — à faire oublier — l'écuyer errant sur toutes les routes où l'aiguillonna sa curiosité passionnée des êtres et des choses. Certes, il avait du sang de condottiere dans les veines, celui qui connut, tour à tour, la Provence lumineuse et la grisaille des ciels de Flandre, l'air marin de Messine et la douceur angevine, les îles Lipari et le roc de Ceuta, les brigantins du roi René et les galères portugaises, la Lorraine et la Bretagne, la Loire et le Tibre, Avignon et Bruxelles, le Châtelet-sur-Oise et le Castel Capuano...

Et partout, sous le chaperon du page, les devises de l'écuyer d'écurie, l'armure du croisé, les insignes du fonctionnaire, la huque du gouverneur, la robe du pédagogue, c'est l'aventurier qui reparait, le fils de Bernard le routier, de Bernardon le brigand, mort, les armes à la main, du côté de Gap ou d'Embrun, dans une vallée dauphinoise, alors que, rentré au pays et venu embrasser — peut-être — son garçon, il emmenait chez Galéas Visconti, de l'autre côté des Alpes, une bande de 1.500 lances...

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

## En marge des événements de Finlande

L'invasion de la Finlande par les hordes rouges est venue confirmer rapidement nos appréhensions d'une action brusque des Soviets, dirigée contre l'Occident.

Nous avons dit dans un article précédent (1) que l'on retrouve partout, aujourd'hui, à la base de toutes les complications, le fait de l'existence de l'U. R. S. S., facteur et fauteur principal de la guerre. Or, l'U. R. S. S. pourrait disparaître plus facilement qu'on ne le croit — et disparaître pour ainsi dire *automatiquement* — par suite des événements qui se déroulent actuellement en Finlande. Aussi l'agression entreprise par les Soviets contre ce pays nous semble-t-elle en quelque sorte providentielle.

(1) Voir la *Revue catholique* du 1<sup>er</sup> décembre 1939.

Pour saisir la signification des événements actuels, il importe de les placer dans leur perspective historique, c'est-à-dire de remonter à 1918, à l'époque de la première lutte libératrice entreprise par le général Mannerheim contre les bolchevistes. L'assaut des Blancs fut irrésistible et la prise de Saint-Petersbourg ne semblait plus qu'une question de jours. Etant donné la situation générale et le rapport des forces à cette époque, cela aurait signifié, ni plus ni moins, que la fin du bolchevisme.

A ce moment, le gouvernement finlandais, par suite d'un aveuglement incompréhensible et que ses successeurs doivent amèrement regretter aujourd'hui, donna au généralissime l'ordre d'arrêter son offensive. Renoncer, aux portes mêmes de la capitale rouge, à son plan d'extirper définitivement le bolchevisme, fut pour Mannerheim une douloureuse déception. Il démissionna.

Sans doute, la situation actuelle diffère de celle de 1918. L'Armée rouge n'existait pas alors et le potentiel militaire des Soviets était à peu près nul. Toutefois, un rôle de premier plan semble incomber, dans la guerre actuelle, à ces mêmes régions hyperboréennes où éclata le premier conflit armé entre les Soviets et le monde civilisé. Et tout porte à croire que la puissance militaire des Soviets entamée par les Finlandais, la débâcle générale de l'appareil militaire et politico-social soviétique ne se fera pas attendre.

Aussi les événements qui se déroulent actuellement en Finlande semblent-ils contenir en germe la possibilité d'un dénouement de la grande crise européenne qui commença en 1914 et dont le monde n'est plus sorti depuis lors. Nous avons dit dans notre article précité, en nous appuyant, entre autres, sur plusieurs déclarations du maréchal Foch et d'autres représentants du haut commandement français, que le manque d'un équilibre de forces qui caractérisa la période la plus récente de l'histoire européenne était surtout dû à l'absence d'une Russie nationale, d'une Russie dont l'existence n'eût pas été, à la différence de la Russie bolcheviste, en contradiction flagrante avec les pratiques, la mentalité et les traditions de toutes les nations civilisées et n'aurait pas constitué un défi permanent à celles-ci.

« Nous payons aujourd'hui très cher — dit l'auteur d'un article paru dernièrement dans *l'Indépendant* — l'erreur de ceux qui s'imaginèrent qu'une paix stable était possible sans la collaboration d'une Russie nationale. En fait, sans cette pierre angulaire de l'édifice européen, c'est l'abîme, le triomphe de la barbarie, la ruine à tout jamais de la civilisation et l'établissement d'une tyrannie monstrueuse qui nous menacent ». D'ailleurs, le rôle de base de la civilisation et de l'équilibre européens que la Russie impériale joua pendant deux siècles a été brillamment démontré, il y a vingt ans, par Guglielmo Ferrero.

Ces idées semblent gagner de plus en plus du terrain à mesure que la lutte se poursuit en Finlande. En fait, aujourd'hui tout comme en 1918, la prise de Leningrad par les troupes du maréchal Mannerheim, c'est-à-dire la résurrection de Saint-Petersbourg, signifierait le rétablissement de la Russie nationale. La prise de Leningrad porterait un coup terrible au régime soviétique, coup qui l'ébranlerait jusqu'à la frontière de la Perse et jusqu'à Vladivostok. Et quelles ne seraient par les répercussions que la prise et le rétablissement de l'ancienne capitale de Pierre le Grand exerceraient sur la situation internationale (1)!

(1) C'est presque dans ces mêmes termes que W. d'Ormesson caractérisa, il n'y a pas longtemps, dans le *Figaro*, les conséquences politico-stratégiques de la chute éventuelle du Leningrad bolcheviste. « Ah! si les Finlandais, soutenus par les Anglo-Français, pouvaient tenir ferme à Petsamo, s'exclame l'auteur, et menacer de là Mourmansk, ce repaire germano-soviétique... Il est temps de comprendre que la cause pour laquelle lutte la Finlande est la même que celle que nous défendons. Il est absurde d'établir des différences subtiles entre l'U. R. S. S. et le Reich. Vaincre l'une de ces puissances veut dire vaincre l'autre. En fait, la victoire finlandaise de Suomisalmi porte par ricochet un coup aux Allemands. »

On répondra que ces plans sont plus faciles à exposer qu'à réaliser. Certes, il est plus aisé de suivre les événements que de les diriger. Toutefois, le problème se présente en même temps sous un autre aspect, sur lequel nous voudrions attirer l'attention des « temporiseurs », en faisant en même temps observer que la question est pour nous avant tout stratégique. Il semble qu'il existe une certaine analogie entre les possibilités que présente, dans la guerre actuelle, le front de Finlande ou, plus exactement, le triangle stratégique Mourmansk-Bologoé-Briansk, et le rôle qu'avait joué, pendant la guerre de 1914-18, le front de Salonique.

On se rappelle que des experts avaient dit, dès cette époque, que si les opérations eussent été mieux conduites sur ce front prétendu « secondaire », la guerre eût fini deux ans plus tôt. Et l'on sait, en effet, que c'est sur le front de Salonique qu'intervint la décision stratégique. La débâcle de ce front fut le signal de la défaite des Empires centraux.

De même, le nœud stratégique de la situation actuelle nous paraît se trouver dans l'Est, notamment dans le triangle ci-dessus mentionné (qui pourrait être prolongé jusqu'aux Carpathes). Il s'agit bien, en effet, de *tourner* les positions du Reich et ce mouvement tournant pourrait réussir le plus facilement et pourrait réaliser les résultats les plus efficaces à la condition que le coup soit porté par l'arrière. Pour atteindre gravement l'Allemagne, sinon pour la vaincre, la façon la plus simple et la plus rapide, semble-t-il, serait de briser avant tout la résistance de l'U. R. S. S., c'est-à-dire de transformer celle-ci en Russie nationale. Car tant que l'U. R. S. S. existera, le Reich, *en l'organisant pour ses besoins*, pourra certainement en tirer une main-d'œuvre inépuisable et y créer des réserves de toutes sortes de produits.

En fait, la débâcle du Reich pourrait bien être le contre-coup de celle des Soviets. D'ailleurs, il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte géographique pour saisir le rôle important qu'un « front oriental » est capable de jouer dans la guerre actuelle. Aussi avons-nous dit plus haut que les événements de Finlande contenaient en germe la possibilité d'un dénouement de la grande crise européenne qui commença en 1914. Un rôle semble incomber aujourd'hui à la Finlande, analogue à celui qui avait été joué, pendant les premières années de la guerre de 1914-18, par la Russie nationale (rappelons la grande offensive russe dirigée contre la Prusse Orientale, offensive qui assura à la France la victoire de la Marne).

\* \* \*

Ce qui frappe dans l'évolution de l'opinion occidentale, à propos des événements de Finlande, c'est l'extrême lenteur avec laquelle l'idée de la portée internationale de ces événements, pénètre dans les consciences.

Par contre, les Soviets semblent se rendre admirablement compte de l'importance de ces événements. Un article très curieux paru dernièrement dans la *Krasnaia Zvezda* (6 janvier 1940) ne laisse de place à aucun doute, à cet égard.

En oubliant que l'offensive soviétique contre la Finlande fut un exemple des plus net d'une agression non provoquée, l'organe militaire soviétique affirme que la guerre de Finlande constitue une partie intégrante très essentielle du plan stratégique anglo-français dirigé contre l'Allemagne. Pas n'est besoin de démontrer qu'il s'agit, en l'occurrence, d'une pure fantaisie du journal soviétique. De toute évidence, les Puissances occidentales n'ont joué aucun rôle dans le déclenchement de la guerre en Finlande. Toutefois, ce plan anglo-français imaginaire, s'il existait en réalité, ne serait pas mauvais du tout, c'est-à-dire que l'idée de frapper le Reich en tournant ses positions par une

diversion venue du côté de l'Est aurait certainement répondu à la situation stratégique générale.

Aussi cette idée, bien que *post factum* et plutôt instinctive que résultant d'un raisonnement, gagne-t-elle peu à peu les esprits. On sent dans les pays occidentaux et un peu partout dans le monde qu'une défaite de la Finlande serait nuisible aux intérêts des Alliés, et non seulement à leurs intérêts moraux, mais aussi à leurs intérêts stratégiques. D'ailleurs, le *Manchester Guardian* (2 janvier) a souligné que l'apparition de la coalition germano-soviétique dans le Nord de l'Atlantique — et tel était, en effet, le but du mouvement entrepris par les Soviets, dans la direction de la Suède et de la Norvège (mouvement qui fut arrêté par la victoire finlandaise de Suomisalmi) — menacerait les voies maritimes de l'Empire britannique et romprait le cercle formé autour du Reich par la ligne de défense française et le blocus (1).

D'ailleurs, le Reich a d'ores et déjà obtenu une base dans l'océan Arctique, notamment la baie des Baleines (à 10 kilomètres de Mourmansk), conformément à un accord passé entre Moscou et Berlin en octobre. En fait, les Allemands s'étaient fixés dans cette baie plusieurs mois avant la guerre. Des docks et des aérodromes y sont construits, et un port militaire allemand a été créé dans ces régions arctiques.

En somme, l'idée de la nécessité d'aider d'une manière ou d'une autre les Finlandais s'est peu à peu frayé le chemin dans l'opinion occidentale. Certains experts militaires ont même

(1) Notons à ce propos que d'après des rumeurs parvenues de Riga, lors des pourparlers du gouvernement soviétique avec les représentants des pays baltes (pourparlers qui ont abouti à la capitulation de ces pays), Staline et Molotoff auraient carrément déclaré à ces représentants que Moscou désirait étendre les limites de l'U. R. S. S. jusqu'à l'océan Atlantique. Ces rumeurs ont été confirmées, d'autre part, par un article paru (en janvier) dans la *Berliner Nachtausgabe*.

exprimé l'opinion que le théâtre de guerre finlandais pourrait présenter un appui important aux opérations en Occident.

Quoi qu'il en soit, la guerre en Finlande a radicalement modifié les dispositions des esprits et généralement la situation politique en Europe. Si même quelques revers de fortune venaient assombrir le tableau des succès éclatants de l'armée du maréchal Mannerheim (ce qui est très douteux, car tout porte à croire que les Soviets ne parviendront jamais à améliorer leur situation sur la ligne Petsamo-Viborg), les Finlandais ont démontré au monde que l'Armée rouge n'était pas comparable aux autres armées modernes. En vérité, c'en est fait pour toujours des illusions relatives à la puissance militaire des Soviets, et il est certain que l'heure approche où les répercussions de cette vérité se feront sentir en Allemagne.

Il n'est pas sans intérêt de noter à ce propos que dans les pays baltes, très au courant des choses de l'Europe orientale et étroitement intéressés à l'issue du conflit actuel, l'idée de l'aide que l'Occident pourrait apporter à la Finlande pour lui faciliter sa lutte héroïque contre l'agression soviétique prend un aspect quelque peu différent. On considère que c'est plutôt la Finlande qui rend un service inestimable aux pays de l'Occident. On est convaincu que le développement des événements en Finlande exercera la plus grande influence sur le sort général de la guerre, et avant tout sur la situation de l'Allemagne. On croit même que la décision stratégique ne sera pas obtenue sur les lignes Maginot et Siegfried, c'est-à-dire que cette décision ne pourra être obtenue que dans les régions occidentales de la Russie, notamment dans le triangle stratégique dont il fut question plus haut.

Comte SOLTYKOFF.

S. A. FILATURES et TISSAGES

**GOOSSENS Frères**

ZELE (Belgique)

Téléphones : ZELE 22-24 et 193      Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

PAPER-LINED BAGS

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc.

**Etablissements Textiles De Witte-Lietaer**

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.      Téléph. COURTRAI 1382

**FILATURE — TISSAGE**

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres. — Inclus nappes pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie, draps, essuies, toilettes, nappes, serviettes pour couvents et institutions.

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS PONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

**JACQUES DRIESSEN**

Anolens Etablissements

**I. Brixhe-Deblon**

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

**GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG**

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS

49 à 53, rue Tranchée  
Téléph. 158 20 (2 lignes)

ANVERS

16, rue des Récolets  
Téléph. 202.23

Filature de Laine Cardée

**Hauzeur-Gerard Fils**

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton  
Fils fantaisies pour la robe



## Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée  
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur  
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi  
Téléphone : 37.82.33

la seule maison possédant continuellement en  
magasin un choix complet de tous les articles en

**Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles**

pour **Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,  
Selliers, Relieurs, etc.**

## Filature Schillings

Société Anonyme — **DOLHAIN**, près Verviers

**Fils Angora en tous genres**

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages  
de dame

Pelotes et Écheveaux — Fils classiques et fantaisie  
Fils Angora pour sous-vêtements jusque 2/40 m/m

## La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

**PEPINSTER (près Verviers)**

Téléphone Verviers  
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique:  
Textile-Pepinster.

### Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et  
retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

### Filature de Laine cardée

Fils écorus et teints, simples et retors pou  
tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-  
vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantai-  
sies. Qualités pure laine, laine et coton,  
laine et soie.

### Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés  
en peigné et cardé — Serges — Beaver —  
Draps de cérémonie — Velours de laine —  
Flanelle — Genre tropi\*aux — Draps d'admini-  
stration — Draps militaires — Draps pour  
ecclésiastiques — Loden — Gabardines



## QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre  
climat exige des vêtements chauds.  
La chaleur de la laine est la plus  
saine.

**GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS**

résisteront à l'usage, si tricotés en

**LAINES VESDRE**

## EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE

et **LUNETTES**

exactement adaptées

Service de l'optométriste D. de ROOS

**OPTIQUE SCIENTIFIQUE**

26, avenue de France — ANVERS

Conditions spéciales pour congrégations religieuses

SOCIÉTÉ ANONYME

**IWAN SIMONIS**

**VERVIERS**

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

**DRAPS DE BILLARD**

## LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Pour l'achat de vos

## Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

### T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.  
Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.

## ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

### Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai  
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai  
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire  
Téléphone : 33.60.61



Fonderies et Ateliers de Construction

### E. BRIALMONT

ST-TROND

Poêles brevetés BRIALMONT en 4 types.  
Très grande économie de combustible.  
Très grands générateurs de chaleur.

Rouleaux de tennis en 6 types.

Rouleaux de campagne de tous types à traction chevaline et tracteur.

Fontes spéciales pour moteurs Diesel.  
Fonte résistante au feu, fonte pour la mécanique en général, au chrome, nickel, acier.

DEMANDEZ MES RÉFÉRENCES

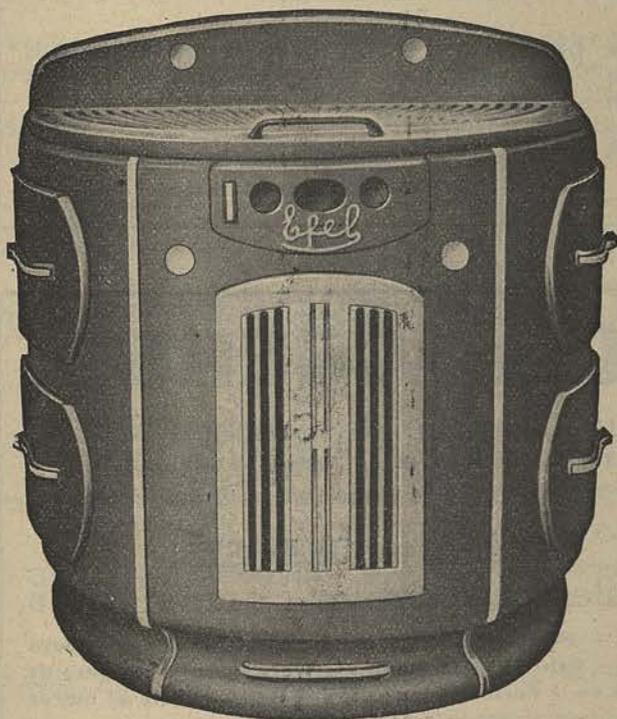
Une réalisation  
merveilleuse des

## FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens  
Poêles Flamands  
Poêles Crapauds  
Poêles Triangulaires  
Cuisinières  
Poêles Buffet  
Foyers  
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



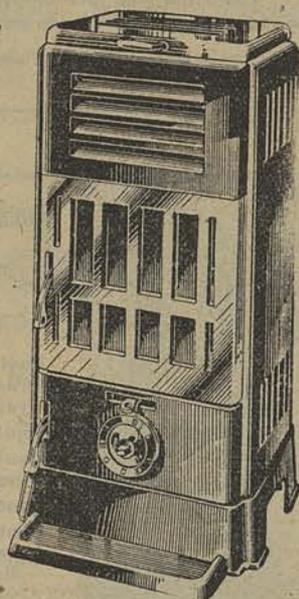
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles GRANUM brûlent les petits anthracites de 10/20 avec le maximum de rendement.



Poêles,  
Foyers,  
Cuisinières.



FOBRUX 236



Les Fonderies  
Bruxelloises, s.a.  
HAREN-102-BRUXELLES

GRANUM 1668



Un baptême chic est toujours signé **NEUHAUS**  
Présentation et qualité incomparables  
23-25-27, Galerie de la Reine, Bruxelles - Téléphone 12.63.59

# LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR  
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PÉRIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE  
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPËNS ST NICOLAS-WAES  
DANS TOUTES PHARMACIES

## SAVONNERIE PARFUMERIE **COXIA**

Société de Personnes à responsabilité limitée.

RUE BEAU-MUR, 53, LIEGE

Téléphone : Liège 277.79 — Chèque postal n° 176 93.

Télégr. : Coxia-Liège. — Reg. comm. Liège : 172.78.

SAVONS DE TOILETTE  
SAVONS DE MÉNAGE  
SAVONS INDUSTRIELS

EAUX DE COLOGNE  
EXTRAITS - LOTIONS  
POUDRES DE RIZ, etc.

COXIA se recommande tout particulièrement pour son savon en poudre qu'il fournit à de nombreuses institutions religieuses.  
Spécialité de sticks pour la barbe.

## Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349. 9      Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES

animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya  
— Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinale et vétérinaire.

# Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1

ANTWERPEN

Ruwe koffie

Rijst

Meelwaren

Specerijen

*Rechtstreeksche invoer*

Cafés crus

Riz

Féculents

Épices

*Importation directe  
Meilleures conditions*

## Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes  
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ -

fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents  
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECOQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

## Cafés crus

# WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION  
EXPORTATION  
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :  
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :  
Anvers 62

Adresse télégr. :  
WINSTALLE

## BON AROME

### MAZA

## Cafés extras

V<sup>o</sup> JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

## LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges  
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps  
— Département spécial pour linge de famille —  
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants  
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

## Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 269.26

Adr. télégr. : Winterbert

## Cafés Crus

IMPORTATION  
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,

du Congo belge, des Indes orientales

## VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix  
à l'adresse suivante :

## Siroperie MEURENS, à Aubel

3 QUALITÉS

Sirop mélangé, marque POMONA  
Sirop purs fruits, poires et pommes  
Gelée de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

## Confiturerie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

# Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante  
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

CHARBONNAGES DE

**Gosson-La Haye & Horloz Réunis**

S. A. A. TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. O. pour usages domestiques et Industriels

*Si vous ne traitez pas directement avec notre Société*

**EXIGEZ** de vos fournisseurs les

**ANTHRACITES-GOSSON**

*qui vous donneront la plus complète satisfaction*

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

**AGENCE DE CHARBONNAGES**

**ANTHRACITES**

Spécialités pour Chauffage Central

**CHARBONS - COKES - BRIQUETTES**

TÉLÉPHONE

**1236**

**G. Mayan - Malevé**

Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

**COMPTOIR DES CHARBONS**

Société de personnes à responsabilité limitée

**58, rue de Stembert, 58, VERVIERS**

Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

**GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL**

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME DES

**Charbonnages de Bonne-Fin**

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. C. P. : 48.340

**CHARBONS**

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéculaux pour chauffage central.

Depuis 1876

ON ACHÈTE

**LES FINS CAFÉS**

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

**J. VAN DEN BERGHE**

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

**TOUS LES CHARBONS**

des meilleures mines belges

**ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES**

**JEAN MEEUS**

15, Courte rue des Claires — ANVERS

Tél. 223.05

**VINS des COTEAUX de l'HARRACH**

des RR. PP Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

**Edw. Moortgat-Meeus**

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

O. Chèq 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine



Le

**Yachting**

61, rue du Pige  
Marchienne-  
au-Pont

Tél.

147.44 Charl.

Construction

embarcations de course et de plaisance. - Kayak - Canoë -  
Voiliers olympiques - Runabout - Cruiser

**FABRIQUE DE SKY**

Le Vade-Mecum

## « CATHOLIQUE D'ACTION »

est fait pour vous

Il ramasse en un résumé vigoureux toute la doctrine romaine de l'apostolat et de l'Action catholique. Et il rassemble la documentation la plus complète et la plus à jour qui existe en Belgique sur les méthodes et les moyens d'apostolat.

Par des méthodes étudiées et par des moyens rationnels, il permet de donner un rendement maximum à toutes les activités catholiques.

Son abondante documentation touche les domaines les plus divers, religieux, social et professionnel, éducatif, familial.

Ce volume de 352 pages contient des milliers de renseignements et adresses utiles aux catholiques d'action. Il présente en courts chapitres distincts les cent principales organisations et institutions religieuses, sociales, charitables et d'Action catholique de notre pays.

Prix de propagande pour les abonnés de la *Revue catholique des idées et des faits*.

5 frs — Franco frs 5.80

En envoyant votre commande aux

### Éditions de l'A. C. H.

Rue des Deux-Églises, 80, BRUXELLES 4

C. Ch. Post. 3149.16

## L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les

**LANGUES VIVANTES**

mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

## Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST  
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèques postaux : 372.543. — Téléphone : 63.

Serges, voiles, camelots, draps, cotons divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.

Sur référence de la présente annonce, il sera accordé un escompte de 2 % sur les commandes.



Pluie, rhumes ?  
Pourquoi désormais les  
craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la  
**CROIX ROSE**

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément  
maux de tête, toux et grippe !...

1/2 B poudres 4 fr.  
25 " " 10 fr.

En vente dans toutes les  
pharmacies ou directe-  
ment à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE. VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES

PHARMACIE

## A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1876

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT

Téléphones : 179.54 et 179.14.

Spécialités en gros

Dépôts et Monopoles

Produits chimiques et cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins,  
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires.

Comptoir de

**SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES**

MACHINES A COUDRE

A  
N  
K  
E  
R

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couverts, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

**J. VERHAEGHE** 28, rue Saint-Georges  
Tél. 139.63 GAND

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires  
pharmaceutiques pour infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —  
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie

◆◆◆

## PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M<sup>me</sup> HOFMANS

RUE MAGHIN, 11  
LIÈGE

Téléphone 233.26

Bonne 3

# Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre  
scié-rangé  
en boîtes de 1 kilo**



## LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour  
le chauffage des grands locaux  
**ÉGLISES, ÉCOLES  
SALLES DE FÊTES**



## Le "Mosan"

est le plus

**Propre**

**Économique**

**Hygiénique**

**Pratique**

**Solide**

**Élégant**

**et absolument sans  
danger**

Société Anonyme

**LES FONDERIES DE LA MEUSE  
HUY (Belgique)**

La seule occultation rationnelle

# ALERTEX

agréé par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



Avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée

Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68